

LE STYLE, C'EST L'HOMME...
contribution du style oral
à la formation de l'homme.

(Conférence donnée le 10 novembre 1996, en conclusion du Colloque « Les traditions orales : une source vive pour l'homme, aujourd'hui », organisé par l'association Marcel Jousse et l'association Amarilys à Paris.)

Introduction	3
1. UN HOMME DE MÉMOIRE	4
1.1 Une mémoire prodigieuse	5
<i>1.1.1 Une mémoire étendue</i>	<i>5</i>
<i>1.1.2 Une mémoire absorbante</i>	<i>5</i>
<i>1.1.3 Une mémoire littéraire</i>	<i>6</i>
1.2 Une mémoire performante	7
<i>1.2.1 Une mémoire préservée</i>	<i>8</i>
<i>1.2.2 Une mémoire exercée</i>	<i>9</i>
<i>1.2.3 Une mémoire facilitée</i>	<i>10</i>
1.3 Une mémoire féconde	14
<i>1.3.1 Une mémoire intelligente</i>	<i>14</i>
<i>1.3.2 Une mémoire créatrice</i>	<i>20</i>
<i>1.3.3 Une mémoire transformatrice</i>	<i>24</i>
2. UN HOMME DE LANGUE	29
2.1 Une langue maîtrisée	29
<i>2.1.1 Une langue “belle comme de l’Homère”</i>	<i>29</i>
<i>2.1.2 Langue orale et langue écrite</i>	<i>30</i>
<i>2.1.3 Langue écrite et automatismes de langage</i>	<i>31</i>
2.2 Une langue paysanne	33
<i>2.2.1 Un style analogique</i>	<i>33</i>
<i>2.2.2 Un style paysan</i>	<i>33</i>
<i>2.2.3 Un style chosal</i>	<i>35</i>
2.3 Une langue savourée	38

2.3.1	<i>Une langue rythmo-mélodiant</i>	38
2.3.2	<i>Une langue jubilante</i>	39
2.3.3	<i>Une langue célébrante</i>	40
3.	UN HOMME DE SAVOIR	42
3.1	Un savoir partagé	42
3.1.1	<i>Un savoir communié</i>	42
3.1.2	<i>Un savoir facilité</i>	43
3.1.3	<i>Un savoir assimilé</i>	46
3.2	Un savoir articulé	47
3.2.1	<i>Un savoir vital</i>	47
3.2.2	<i>Un savoir total</i>	48
3.2.3	<i>Un savoir global</i>	50

Introduction

Le style, d'homme à homme

« *Le style, c'est l'homme.* »

Cette affirmation de Buffon,
Marcel Jousse se l'est appropriée
en la reprenant maintes fois,
aussi bien dans ses cours que dans ses mémoires écrits.
On la trouve, en particulier, dans le Mémoire:
Mimisme humain et Style corporel-manuel,
où il écrit ceci:

« A ces profondeurs, le style, c'est l'Homme *tout entier* envahi et intuitivement modelé par le réel; c'est l'Homme *tout entier* propositionnant et balançant victorieusement son protéiforme envahisseur selon les lois vivantes et logiques du Composé humain. »¹

Dans la bouche de Buffon,
comme sous la plume de Marcel Jousse,
il est évident que cette affirmation:
Le style, c'est l'homme,
signifie d'abord que le style vient de l'homme
et qu'il est si profondément façonné par cet homme,
qu'il le révèle tout entier
et peut conduire à une connaissance approfondie de cet homme.
Mais si le style vient de l'homme,
il va également à l'homme
car le style est d'abord un moyen de communication
et va d'un émetteur vers un ou des récepteurs.
Plus ou moins façonné par l'homme émetteur,
il peut possiblement façonner des hommes récepteurs.
Et c'est un deuxième sens possible de cette expression:
Le style, c'est l'homme.
Le style, ce n'est pas uniquement ce qui est façonné par l'homme,
c'est également ce qui peut façonner l'homme.
La conférence d'introduction à ce colloque,
que j'ai faite hier,
développait plutôt le premier aspect du style,
comme étant façonné profondément par l'homme.
Ma conférence conclusive de ce soir
voudrait plutôt développer le second aspect du style
comme pouvant façonner profondément l'homme qui l'utilise.
Je ne parlerai ici que de l'influence du style global-oral
sur la formation de l'homme,
ce style global-oral
si puissamment analysé et synthétisé par Marcel Jousse.

Nous étudierons successivement le rapport étroit

¹ Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, p. 53.

qu'entretient ce style global-oral
avec la mémoire
et, par ce moyen, avec le langage et le savoir également
pour façonner
un homme de mémoire,
un homme de langue
un homme de savoir.

1. UN HOMME DE MÉMOIRE

Une des caractéristiques essentielles des milieux de style oral
est le rapport très particulier qu'ils entretiennent avec la mémoire.
Les peuples de style oral
sont des peuples de la mémoire.
Comme l'a si fortement souligné Marcel Jousse,
dans ses études sur ces milieux,
l'attitude psychologique de ces peuples,
face à l'enseignement des maîtres et des improvisateurs,
est très différente de la nôtre,
gens du style écrit.
Là où nous sommes, le plus souvent, auditeurs ou scribes,
ces gens-là sont appreneurs avec tout leur être.
En effet, ou bien ils ignorent l'écriture
ou bien ils se refusent à utiliser l'écriture comme support d'enseignement.
Face à l'enseignement,
ils sont totalement livrés à eux-mêmes
et ne peuvent compter que sur leurs propres ressources
pour conserver cet enseignement.
Le fait que nous autres,
gens de style écrit,
nous puissions confier à l'écriture
le soin de sauvegarder l'enseignement
nous amène, progressivement,
à ne plus faire l'effort de mémoriser
et, sans nous en rendre compte,
petit à petit et irrémédiablement,
cette mémoire s'étiole et s'atrophie
et peut devenir, comme on l'a souligné avec ironie,
"la faculté d'oublier".
De ce fait, nous perdons confiance dans notre mémoire,
nous la méprisons même, comme nous allons le voir,
et l'accusons de tous les maux.

Rien de tel dans un milieu de style oral,
où nous allons le voir,
la mémoire est une faculté **prodigieuse**
par son étendue,
par son pouvoir absorbant,
et par son exactitude;
la mémoire est une faculté **performante**

parce qu'elle est préservée,
parce qu'elle est exercée,
parce qu'elle est facilitée;
la mémoire est une faculté **féconde**
parce que source d'intelligence,
parce que source de créativité,
parce que source de transformation.

1.1 Une mémoire prodigieuse

1.1.1 Une mémoire étendue

Cette mémoire nous surprend par son étendue.
Quand on sait que les Druides gardaient leurs appreneurs,
pendant presque 20 ans en mémorisation,
imagine-t-on la somme de connaissances que cela représente
et que les Druides refusaient religieusement de confier à l'écriture ?
Que dire des Rabbins juifs
qui connaissent par coeur la Tôrah et les Prophètes
et l'immensité de leur Talmud ?
ou des musulmans et de leur Coran ?
ou des hindous et de leurs Védas ?

Voici un exemple fourni par l'Histoire de la Chine
qui nous en dit plus long que tous les commentaires
sur l'étendue de la mémoire de ces peuples:

« Fuh-Sheng récita mot à mot, de mémoire, à l'âge de quatre-vingt dix ans, les cent volumes de l'histoire de la Chine. Ces livres furent détruits par l'empereur Hwang II pour que l'histoire de la Chine ne commence qu'avec son règne. Ce plan échoua car Sheng se souvenait encore de leur contenu trente-deux ans plus tard. »²

1.1.2 Une mémoire absorbante

Cette mémoire nous surprend aussi par son pouvoir absorbant.
Si le Rabbi d'Israël était tenu de répéter quatre fois sa leçon à ses talmids,
la plupart la savaient déjà par coeur après une seule audition.
Marcel Jousse nous donne l'exemple de ce guslar slave, nommé Milovan,
dont la mémoire n'était qu'ordinaire aux dires de ses semblables:

« Instructive enfin, pour la tradition des enseignements de toute nature donnés en style oral, est la constatation suivante: le 18 mars 1885, l'expérimentateur Fr. S. Krauss se fit dicter par un autre guslar, en présence de Milovan, une récitation de 458 schèmes rythmiques que Milovan répéta mot pour mot le 4 octobre 1885, soit sept mois et demi après. Puis Krauss lui fit répéter et nota de nouveau cette même récitation neuf mois plus tard: les variantes furent insignifiantes. »³

Marcel Jousse nous parle lui-même d'un berger sarthois
qu'il a bien connu:

² Oxford Agenda 1979-1980 au 8 mai.

³ Marcel JOUSSE, *Les lois psycho-physiologiques du style oral vivant et leur utilisation philologique*, Geuthner, 1931, pp. 12-13.

« A Fresnay, à côté de la gare, il y avait un vieux berger, mort maintenant, qui disait au Curé: "Ah ! je vais point écouter vos sermons, c'est que j'en sais des choses!" C'était tel que le curé m'a dit:" Vous savez, il y a un bonhomme dans la paroisse qui ne met jamais les pieds à l'église, mais il en sait des affaires du bon Dieu". Je vous crois! et bien plus belles que celles de M. le Curé! Qui lui avait appris tout cela? Son père. Son père lui disait: "Mon gars, écoute bien! Je te le répèterai qu'une fois". "J'étais berger, me disait-il, alors j'essayais de me rappeler dans le courant de la journée, je ne faisais que cela. Mon père n'était point commode et il récitait cela une fois seulement".

« C'était passionnant d'entendre cet homme expliquer comment il écoutait et apprenait les traditions. Mais lui les reprenait après inlassablement.

« Evidemment, ces simples bergers ont des mémoires dont nous n'avons aucune idée. »⁴

Ou encore, écoutons Amadou Hampaté Bâ nous parler
de la mémoire des Africains:

« La mémoire des Africains de ma génération, et plus généralement des peuples de tradition orale, qui ne pouvaient s'appuyer sur l'écrit est d'une fidélité et d'une précision prodigieuses. Dès l'enfance, nous étions entraînés à observer, à regarder, à écouter, si bien que tout événement s'inscrivait dans nos mémoires comme une empreinte dans une cire vierge. »⁵

1.1.3 Une mémoire littéraire

Cette mémoire nous surprend enfin par sa littéralité,
son souci du mot à mot.

Marcel Jousse avait expérimenté lui-même ce souci du mot à mot
chez les grand'mères sarthoises
qui reprenaient le récitateur défaillant:

“Ce n'est pas ainsi qu'on récite !”

Toute la pédagogie rabbinique, si bien étudiée par Marcel Jousse,
reposait tout entière sur la mémorisation fidèle et littéraire
des leçons du maître par ses disciples
qui étaient des “appreneurs par coeur”.

La règle d'or de ce milieu pédagogique était:

« Tout appreneur doit réciter dans les termes mêmes de son Rabbi. »
(*Edujoth*, I, 3)

et l'idéal proposé à l'appreneur était d'être

« comme une citerne bien cimentée qui ne perd pas une goutte de ses eaux. »
(*Pirke Aboth*, II, 8)

Les milieux africains abondent d'exemples de ce genre:

« L'écriture leur étant totalement inconnue, les Achantis, pour conserver leur histoire, ont recours à la seule tradition orale.

« Il existe chez eux une caste d'historiens de profession qui racontent les hauts faits des rois en schèmes rythmiques. Ils psalmodient ces récitations sur des mélodies spéciales qui varient avec chaque règne. Leur but rappelle en somme celui des récitateurs de tous les milieux de style oral.

« Chaque récitateur a un certain nombre de disciples auxquels il enseigne sa récitation, mot pour mot, et la mélodie appropriée, note pour note. Tout danger de mutilation ou de corruption est évité par ce fait que le récitateur, une fois admis dans la caste, est puni de mort à la moindre faute soit dans le texte, soit dans la psalmodie.

⁴ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 5 mars 1941, 13^{ème} cours, *Le classement des formules traditionnelles*, p.186.

⁵ Amadou HAMPATÉ BÂ, *La Croix* des 15-16 septembre 1991.

« Le résultat de ce système est que les récitations composées depuis plus de huit cents ans nous sont parvenues intactes. »⁶

« Quand il s'agit d'histoires amusantes sans plus, on peut ajouter, retrancher, embellir. Le griot du village, qui correspond un peu à nos anciens troubadours, pourra s'emparer des histoires vraies ou fausses et les présenter à son goût partout où il passera pour les raconter, et recevoir ensuite de petits cadeaux. Il faut bien distinguer les histoires amusantes des récits et paroles de sagesse. Il faut souvent bien distinguer aussi les griots des sages; les griots sont d'abord des bavards amuseurs ou des répétiteurs. Les enseignements des anciens reçus des générations précédentes sont fixés; les enseignements de sagesse sont immuables, les proverbes sont immuables, les paroles de sagesse sont immuables. Les hauts faits des ancêtres, les exemples de sagesse sont immuables...

« Au cours des veillées, les enfants ou les jeunes remplacent parfois les anciens, mais sous leur contrôle. Ils répètent les leçons de sagesse qu'ils ont entendues; mais lorsqu'ils se trompent, ils sont repris par les autres, surtout par les enfants qui ont retenu avec exactitude. Il n'est absolument pas admis qu'un proverbe soit modifié, mais il n'est pas admis non plus qu'un conte porteur de sagesse, avec ou sans proverbe, soit modifié. Il n'est pas admis qu'un fait de la vie d'un ancêtre, porteur de sagesse, soit modifié... Le prix de la sagesse, absolument nécessaire à la formation et à la bonne marche de la communauté est trop grand pour que la sagesse puisse être dévalorisée par des adaptations. »⁷

« Le respect de la chaîne fait qu'un traditionaliste aura tendance à rapporter un récit dans le forme même où il l'aura entendu, aidé en cela par la prodigieuse mémoire de ceux qui ne lisent pas les livres - et se sont exercés depuis leur jeune âge. L'authenticité est d'autre part garantie par le fait qu'un contrôle permanent est exercé par les anciens qui les entourent et veillent à ce qui est transmis, soulevant la moindre erreur. »⁸

En conclusion:

« Sous une forme ou sous une autre, nous retrouvons, dans tous les milieux de style oral, cet implacable souci du mot à mot, condition essentielle de toute tradition, transmise de bouche à bouche, de génération en génération. »⁹

1.2 Une mémoire performante

Une telle mémoire

aussi étendue, aussi absorbante, aussi littérale,
ne manque pas de nous étonner,
gens de style écrit.

N'allons-nous pas nous plaindre
de notre manque de mémoire ?

Nous ne sommes pas loin de penser qu'une telle mémoire prodigieuse
est le fait d'individus exceptionnels
ayant reçu du Ciel un don particulier.

Pour notre plus grande honte,
il n'en est rien.

Une telle mémoire prodigieuse est monnaie courante,
dans les milieux de style oral,
ce qui n'exclut pas, bien sûr,

⁶ Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, 1981, p. 267.

⁷ Conférence du Père Marcel, *Réflexion sur la tradition de la sagesse en Afrique et les Évangiles*, Châteauneuf-de-Galaure, Toussaint 1979, pp.4-5.

⁸ Amadou HAMPATÉ BÂ, dans *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, 1980, chapitre 8, pp.191-230.

⁹ Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, 1981, p. 268.

des individus encore plus doués que d'autres.
Il me paraît important de nous interroger sur les raisons
de l'existence d'une telle mémoire,
dans les milieux de style oral,
car ces raisons nous aident à comprendre
pourquoi nous avons, nous, si peu de mémoire
et surtout, ces raisons nous fournissent la voie
que nous devrions suivre pour retrouver notre mémoire.
N'oublions pas l'affirmation de Marcel Jousse:

« La mémoire et tout l'homme
et tout l'homme est mémoire. »

Si tout l'homme est mémoire,
son état normal est d'avoir de la mémoire.
Ne pas avoir de mémoire,
est donc un état pathologique,
et comme tout état pathologique,
cela se soigne.

Quelles sont donc les raisons
de l'existence d'une telle mémoire ?
J'en signalerai trois:
cette mémoire prodigieuse est une mémoire **préservée**,
cette mémoire prodigieuse est une mémoire **exercée**,
cette mémoire prodigieuse est une mémoire **facilitée**.

1.2.1 Une mémoire préservée

Une mémoire **préservée**
parce que non contaminée par l'écriture.
Non pas, rappelons-le, que tous ces milieux ignorent l'écriture,
mais parce que souvent, tout en la connaissant,
ils se refusent à en faire le support de la tradition.
La prise de conscience de tous ces milieux,
c'est Jules César qui la formule clairement
lorsqu'il nous parle des Druides et de leur enseignement
dans sa *Guerre des Gaules* (VI, 14, 1):

« L'écriture tue la mémoire. »

En effet, comme je le soulignais tout à l'heure,
l'attitude psychologique de celui qui écrit en face du maître,
n'est pas du tout la même
que l'attitude de celui qui, sans écrire, s'oblige à mémoriser.
Ce dernier est dans état d'éveil, de conscience et d'attention
qui mobilise toutes ses énergies physiques et psychiques,
tandis que le premier est beaucoup plus passif,
physiquement et psychologiquement.
Au Laboratoire de Rythmo-catéchisme

de l'Institut de Pédagogie Rythmo-mimismo-logique ¹⁰,
les élèves en font particulièrement l'expérience,
puisque nous alternons,
travail de récitation
où la mémoire seule est constamment sollicitée,
et exposés
où les élèves assis prennent des notes.
De mémoire de professeur,
je n'ai jamais vu un élève s'endormir pendant la récitation.
Hélas, combien de têtes n'ai-je pas vu dodeliner,
sous le poids d'un sommeil irrépréhensible,
pendant les exposés théoriques !

1.2.2 Une mémoire exercée

Une mémoire prodigieuse,
parce que mémoire préservée donc,
mais aussi mémoire prodigieuse,
parce que mémoire **exercée**.

Un travail depuis l'enfance

Exercée d'abord depuis la petite enfance.
Rappelons-nous le témoignage
de ce jeune berger sarthois cité par Jousse.
C'est près de son père, tout jeune,
qu'il a appris ses traditions.
Tous les improvisateurs vous le confieront:
c'est dès la petite enfance
qu'ils ont commencé à exercer leur art,
en écoutant les anciens
et en essayant de les imiter.
Quel dommage que notre système scolaire
ne fasse pas davantage mémoriser
dès le plus jeune âge !
Cela va peut-être changer
puisque François Bayrou,
notre ministre de l'Éducation Nationale,
dans son *Nouveau Contrat pour l'École*,
demande de remettre à l'honneur la mémorisation.

« L'accent est mis sur le travail de mémorisation. »
(proposition 11)

Et dans son intervention à la Maison de la Chimie,
le lundi 9 mai 1994,
où il commentait ses 155 propositions,
il déclare ceci:

¹⁰ Devenu depuis 2001, le laboratoire de Rythmo-récitation de l'Institut Européen de Mimopédagogie.

« Le deuxième discriminant, c'est la méthode. Ce n'est pas, le plus souvent, la différence de capacité qui classe les enfants, c'est la différence dans le savoir faire: **l'entraînement à la mémorisation...** » (p. 2)

« Ne resteront donc à la maison que des leçons à apprendre, ce qui, entre autres, aura comme avantage de **rendre à la mémoire, à l'effort de mémorisation, la part essentielle qu'elle n'aurait jamais dû perdre.** » (p. 7)

Malheureusement, si j'en juge par les réactions des institutrices de mon établissement, face à cette proposition du ministre et à ses commentaires, à l'inquiétude, nettement exprimée, du "retour au rabâchage", je gage fort que cette proposition ne reste lettre morte dans beaucoup d'endroits.

Une répétition incessante
Une mémoire exercée,
non seulement depuis l'enfance,
mais aussi une mémoire exercée
par une répétition incessante.

Marcel Jousse nous le rappelait tout à l'heure,
à propos toujours de ce berger sarthois:

« C'était passionnant d'entendre cet homme expliquer comment il écoutait et apprenait les traditions. **Mais lui les reprenait après inlassablement.** »

Et plus loin, je reviendrais
sur cette affirmation capitale de Marcel Jousse:

« La mémorisation qui demeure perdurablement
exige la remémoration qui répète inlassablement. »

Là encore, quel constat négatif pouvons-nous faire
vis-à-vis de notre système scolaire.
Nos élèves apprennent pour avoir appris
et être en état de réciter le lendemain leur leçon,
mais reviennent rarement, par la suite,
sur ce qu'ils ont appris.
Peu de choses sont instituées dans nos classes
pour permettre cette "remémoration qui répète inlassablement".
Qui en voit l'utilité
et qui ne craint d'y perdre trop de temps
et de ne pouvoir boucler les sacro-saints programmes ?

1.2.3 Une mémoire facilitée

Une mémoire prodigieuse
parce que mémoire préservée et mémoire exercée.
Mémoire prodigieuse enfin
parce que mémoire **facilitée.**

Il existe, en effet, des lois de facilitation de la mémoire

que nous autres, gens de style écrit, nous avons totalement perdus de vue,
mais que tous ces milieux de style oral ont utilisées avec un génie incomparable
et que Marcel Jousse a redécouvertes et prises en conscience.
Dans sa *Prière d'insérer* du *Style oral rythmique et mnémotechnique*,
publié en 1925,
Marcel Jousse le soulignait:

« La mémoire, infatigablement exercée dès l'enfance, donne son plein et merveilleux rendement,
en se conformant d'elle-même aux **lois rythmiquement mnémoniques de l'organisme vivant**.

« A cette mémoire déjà extraordinairement rapide, ample et tenace, toutes les trouvailles
millénaires viennent ajouter les adjuvants précis, intelligents et souvent artistiques, des **procédés
mnémotechniques**, variables à l'infini. »

On remarquera que, dans ce texte,
Marcel Jousse fait allusion à deux facilitations de la mémoire:
d'une part, l'utilisation spontanée des lois mnémoniques,
d'autre part, l'utilisation volontaire des procédés mnémotechniques.

Lois mnémoniques

Les lois mnémoniques spontanées
sont les trois grandes lois de l'Anthropologie du Geste:
Rythmisme,
Bilatéralisme,
Formulisme.

« La mémoire et tout l'homme
et tout l'homme est mémoire. »

Dès lors que l'expression et la transmission de ses connaissances,
par l'Homme,
répond au jeu libre et spontané de ces lois vivantes,
que sont le Rythmisme, le Bilatéralisme et le Formulisme,
cette expression et cette transmission acquièrent, de ce fait,
une aptitude naturelle à être mémorisables.

Procédés mnémotechniques

Les procédés mnémotechniques artificiels
sont reclassés par Marcel Jousse en trois grandes catégories:
l'Enfilage,
l'Agrafage,
la Symétrie.

Non abordés dans sa synthèse finale mais inachevée
que constitue *L'Anthropologie du Geste*,
ces procédés ont été étudiés par Jousse,
dans ses cours oraux
et dans ses Dernières dictées inédites.

Une "stylistique orale"

L'utilisation consciente de ces procédés mnémotechniques
jointe à l'utilisation, le plus souvent inconsciente, des lois mnémoniques,

constitue pour ces traditions, une véritable *stylistique orale*.
 C'est pourquoi Marcel Jousse a forgé le terme de *style oral*
 pour caractériser ces traditions.
 De même qu'il existe un style écrit,
 avec ses règles et ses lois particulières,
 il existe un véritable style oral,
 avec ses règles et ses lois non moins spécifiques.
 Cette stylistique orale,
 toute ordonnée à la facilitation de la mémorisation,
 fait, de ces traditions,
 tout autre chose que des *ragots* sans consistance,
 avec lesquels nous les confondons encore trop souvent.
 Pour lever une telle ambiguïté,
 Marcel Jousse établit donc une distinction très nette
 entre *tradition orale* et *tradition de style oral*.

« La tradition orale est un ensemble de racontars individuels ou collectifs dont la caractéristique est précisément de n'avoir pas de style et de n'avoir que peu de valeur... La tradition de style oral et le jeu prestigieux de la mémoire qui en est à la fois la cause et la conséquence... est un fait vivant qui se joue dans des hommes vivants, à l'état pratique, d'une manière tellement quotidienne qu'il en presque inconscient... »
 11

Une tradition de style oral français

De ces lois du style oral,
 qui ne sont utilisées, nulle part, à l'état pur et de façon complète,
 Marcel Jousse a fait une synthèse
 et une mise en oeuvre particulièrement efficace,
 dans ses récitatifs rythmo-pédagogiques d'Évangile.
 Marcel Jousse n'est pas un archéologue du passé,
 ni un conservateur de choses mortes,
 ni un classificateur de faits.
 Marcel Jousse est un créateur et un novateur.
 Il n'a pas seulement pris en conscience les lois du style oral,
 il ne les a pas simplement étudiées, inventoriées, classées.
 Il est à l'origine d'une nouvelle tradition de style oral français,
 qu'il appelait la Tradition gallo-galiléenne.
 Cette tradition est déjà vieille de 70 ans
 et a fonctionné sans interruption depuis,
 que ce soit au Laboratoire de Rythmo-pédagogie,
 créé par Marcel Jousse,
 que ce soit au Laboratoire d'Anthropologie mimismologique et rythmo-pédagogique,
 repris et animé par Gabrielle Baron,
 que ce soit à l'actuel Laboratoire de Rythmo-catéchisme
 de l'Institut de Pédagogie Rythmo-mimismo-logique ¹².

La puissance mnémonique et formatrice
 de cette synthèse rigoureuse des lois du style oral
 est d'une efficacité surprenante et définitive,

¹¹ Marcel JOUSSE, *Notes inédites sur "Tradition orale et tradition de style oral"* .

¹² Devenu depuis 2001, le laboratoire de Rythmo-récitation de l'Institut Européen de Mimopédagogie.

en même temps qu'elle constitue une nouveauté sans précédent.
Avec sa rythmo-pédagogie des récitatifs d'Évangile,
Marcel Jousse ouvre une voie nouvelle
dans l'histoire des Traditions orales.
Il serait dommage de ne pas saisir cette chance dans sa totalité
et de n'en retenir que des éléments partiels.

Lois mnémoriques et système scolaire

Il serait dommage également que la mémorisation,
dans le système scolaire,
continue d'ignorer les lois du style oral
et l'exemple méthodologique des récitatifs rythmo-pédagogiques d'Évangile.

Lorsque, dans mon collège, voici quatre ans,
nous avons mis en place une 4^{ème} d'aide et de soutien
pour des élèves en très grande difficulté scolaire,
nous avons pris le temps de les interroger sur leurs difficultés.
J'ai été personnellement frappé de constater
l'énorme effort de mémorisation
qu'ils témoignaient tous faire à la maison
et leur désespoir de ne pas y arriver
et l'angoisse que cela générerait chez eux
face aux contrôles
devant lesquels ils se sentaient nécessairement démunis.
Selon leur propre expression:
"mémoriser, cela leur prend la tête".
Très souvent, face à des élèves qui ne savent pas leurs leçons,
les professeurs prétendent qu'ils n'ont pas appris.
C'est inexact
comme le montre le témoignage de ces élèves en difficulté.
Mais c'est peut-être vrai aussi dans la mesure où beaucoup d'élèves
doivent se décourager devant ces efforts inutiles
et laisser tomber la mémorisation.
J'ai étudié ce qui "se vend" actuellement
sur la marché de la mémorisation.
Très peu de ces méthodes font appel
à toutes les ressources corporelles.
Ou on fait appel à des trucs mnémotechniques,
comme la vieille méthode de localisation des Grecs
ou on insiste beaucoup,
comme dans la Gestion mentale d'Antoine de la Garanderie,
sur la nécessité d'avoir le projet de mémoriser,
pour mémoriser.
Efficaces, ces méthodes le sont sans doute
pour ce que les psychologues appellent "une mémorisation à court terme"
mais cela ne peut suffire à incorporer le texte
et à en assurer la mémorisation qui perdure,
qui est la seule vraie mémorisation.

Non seulement, le système scolaire n'apprend pas aux élèves

comment mémoriser
ou alors ne leur fournit que des méthodes insuffisantes,
mais encore il contribue à tuer la mémoire des élèves.
La première façon de tuer la mémoire des élèves
est de les immobiliser.
Spontanément, le petit enfant qui mémorise
chantonne sa leçon à haute voix en se balançant.
Inconsciemment,
il sent que la mémoire se monte ainsi.
Mais très vite, en classe, on le déshabitude:
il ne faut pas déranger le voisin ou la classe voisine;
on l'oblige à apprendre à voix basse
quand ce n'est pas des yeux seulement.
En tout cas, j'ai fait de nombreuses fois
l'expérience en collège:
si je demande à mes élèves de réviser leur leçon en classe,
on entend une mouche voler...
preuve que le dressage a bien fonctionné !
Mais la mémoire ne fonctionne plus !
Et les élèves sont si conformistes
qu'ils s'en accommodent très bien.
La plus grosse difficulté que j'éprouve avec mes collégiens,
est de les remettre debout,
de les faire balancer
et de leur rendre leur voix et leur corps !
Ils n'apprécient pas que je les bouscule dans leur confort paresseux
mais totalement inefficace.
J'y consacre cinq minutes au début de tous mes cours, pas plus:
mon collègue de la classe voisine finirait par me tuer !
Il faut reconnaître que les conditions ne sont pas toujours faciles:
locaux trop exigus ou encombrés pour faire mettre debout une classe entière;
mauvaise insonorisation...
Malgré tout, avec beaucoup d'humour et de patience,
les choses avancent.

Une autre façon de tuer la mémoire que le système scolaire a généré
est le recours généralisé à l'écriture comme support de mémoire.
Mais nous avons déjà abordé ce point
et nous n'y reviendrons donc pas ici.

1.3 Une mémoire féconde

1.3.1 Une mémoire intelligente

Système scolaire et mémorisation

Force est de constater que nous touchons,
en ce qui concerne la mémorisation,
à ce qui me paraît l'un des paradoxes les plus étonnants de notre système scolaire
et l'un des plus illogiques.
En effet, dans presque toutes les disciplines enseignées,
nous faisons constamment appel à la mémoire de nos élèves.

Et dans le même temps:

- on méprise la mémorisation;
- on ignore tout de son fonctionnement normal et donc on doute de ses capacités;
- on n'apprend pas aux élèves comment mémoriser efficacement;
- on tue la mémoire des élèves.

Ce mépris tient essentiellement

à ce que l'on soupçonne la mémorisation de "perroquetisme".

Les professeurs parlent de rabâchage.

Les clichés les plus courants à ce sujet sont les suivants:

- "il mémorise ou récite bêtement",
- "savoir par coeur n'est pas savoir".

La crainte du psittacisme est telle que,

si on fait apprendre un texte par les élèves,
on exigera qu'ils le récitent avec leurs mots à eux
ou tout au moins on n'exigera pas le mot à mot
et on évitera soigneusement tout automatisme.

Il y a longtemps qu'on ne fait plus apprendre par coeur
les tables d'opérations.

Dans une émission sur France-Inter consacrée à la mémoire,
en date du 1 novembre 1988,

Jocelyne de Rotrou mettait en garde contre la répétition,
jugée trop "mécaniste"

et insistait sur la nécessité de la compréhension.

C'est brûler les étapes

et vouloir cueillir les fruits avant d'avoirensemencé.

On peut dire, sans hésiter,

que toute l'Anthropologie du Geste de Marcel Jousse
est bâtie contre cette conception moderne de la Mémoire.

Dès 1925, dans son mémoire:

Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs

Marcel Jousse écrivait en conclusion:

« Le problème de la Mémoire est,
dans l'univers intellectuel,
un peu comparable au problème de la Gravitation
dans l'univers physique:
la solution d'une infinité de problèmes secondaires
mais très graves
dépend de notre conception plus ou moins exacte
de cette loi primordiale. »

(p. 328)

La Mémoire humaine est intelligence approfondissante

« La mémoire humaine, ou plus justement *la* mémoire, est essentiellement intelligence. Il ne faut pas confondre mémoire et perroquetisme, ce qu'on fait trop souvent. Un perroquet n'a pas de mémoire, pas plus qu'un disque.

« La mémoire, la vraie mémoire, la seule mémoire est un perpétuel approfondissement. Un homme, un récitateur de génie ne récite jamais deux fois *sémaniquement* la même récitation. Si les gestes ethniques laryngo-buccaux sont identiques, ou tout au moins analogues, les mimèmes individuels sous-jacents s'enrichissent et se multiplient indéfiniment.

...
« La vraie mémoire est donc intelligence approfondissante. Voilà pourquoi toutes les grandes civilisations passées ont été des civilisations de récitateurs. Dans leurs récitations, les hommes de génie mettaient les gestes de toute leur vie d'approfondissement. »¹³

« Une pédagogue disait naguère de l'enfant: "Ce n'est pas de savoir des formules qui le constitue chrétien; ce n'est pas de connaître ni même d'employer les mots de la langue chrétienne..." Mais si ! Il faut connaître, il faut savoir les formules, car savoir, c'est comprendre. Un perroquet ne sait pas, un disque ne sait pas. "Savoir par coeur n'est pas savoir", dites-vous. Mais savoir par coeur, c'est savoir de la façon normale à l'homme. Ce n'est pas avec un papier qu'on sait, c'est avec tout son être vivant et bilatéral. De là pourquoi Iéshoua a eu cette phrase qu'on traduit toujours mal:

Audite et intelligite

Auditionnez et comprenez

Quand on possède un texte en soi, alors on peut, en fonction de ce texte, se poser des problèmes, mais des problèmes intelligents. On est parfois stupéfait devant certaines questions ou certaines critiques totalement dépourvues de sens. J'ai eu, autrefois un professeur de mathématiques merveilleux et qui faisait mon enchantement par des réflexions de ce genre: "Quand un élève est pieux et bête, je tremble. Car la piété peut bien s'en aller, mais la bêtise reste toujours" . »¹⁴

« La Mémoire ? mais c'est la seule chose qui compte ! la vraie mémoire !

« C'est qu'en effet, savoir ce n'est pas être un perroquet. Quand vous me dites que savoir par coeur, c'est "savoir comme un perroquet", mais je vous nie absolument qu'un perroquet puisse savoir. Il ne sait pas. Un phonographe ne sait pas. Toute la question se pose sur le mot "savoir".

« Savoir, c'est prendre conscience des actions qui interagissent hors de nous et que nous faisons entrer en nous par le Mimisme. Et savoir par coeur, c'est apprendre, c'est-à-dire prendre totalement en soi et comprendre, c'est-à-dire avoir cette prise de conscience jusqu'au tréfonds, toujours aller plus profond, toujours faire expliquer tel geste par tel autre. C'est là le grand mécanisme de la Comparaison que je vous montrais dans Newton: la pomme tombe = la lune tombe. "Les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances". Voilà les grands approfondisseurs qui ont pris en eux les grands mécanismes du monde.

« "Savoir par coeur n'est pas savoir" ? Allons donc ! Quand on a cette maîtrise des hommes qui, seuls, pendant des années, sans livres, sans aucun autre adjuvant que leurs grands mécanismes profonds, recomposent les mondes ! "Comment avez-vous découvert la gravitation universelle ? - En y pensant toujours", non pas en barbouillant du papier, non pas en lisant tous les livres, mais en y pensant toujours ! Les grands créateurs sont de grands mémorisateurs.

« Mais faites attention: ce n'est pas le savoir du perroquet qui d'ailleurs n'est pas un savoir ! Nous jouons perpétuellement sur les mots. La science de l'anthropoïde et la science de l'anthropos diffèrent, comme nous l'avons montré dans notre premier mémoire de l'École d'Anthropologie, de toute la grande mécanique du geste propositionnel... Jamais vous ne serez un homme puissant si vous n'avez pas une mémoire puissante, mais une mémoire humaine: la seule qui mérite le nom de mémoire. »¹⁵

La Mémoire libère l'intelligence

Si la Mémoire humaine est perpétuel approfondissement,
c'est d'abord parce qu'elle monte en soi des habitudes
qui permettent à l'intelligence plus libre
"de veiller, tendue vers un point donné"

¹³ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 78, 80.

¹⁴ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 279-280.

¹⁵ Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 12 mars 1942, 12^{ème} cours, *Les paysans finnois et leur Kalevala*, pp. 229-230.

« La mémorisation... (est) ce montage interactionnel, souvent inconscient, dont on prend claire conscience, et qu'ensuite on "laisse aller" dans les mécanismes gestuels et rythmiques (...) Alors l'intelligence pourra être infiniment plus souple, plus ardente, plus combattive, plus victorieuse. C'est cela la vraie Mécanique humaine. L'Homme le plus "homme" est celui qui a le plus d'habitudes, montées en lui avec intelligence, et qu'il laisse retomber dans l'inconscient pour que, toujours, l'intelligence plus libre puisse veiller, tendue vers un point donné.

« On prétend que les plus grands savants ont une mémoire extraordinaire. Pas nécessairement. Ils ont monté en eux des habitudes en très grand nombre et ils sont attentifs à une seule chose, une seule: c'est Newton et son mécanisme d'attraction, c'est Pasteur et son mécanisme microbiologique... Tous ces grands chercheurs de Réel sont des êtres admirablement équilibrés au point de vue des habitudes. Ils ont pris ces habitudes comme un cheval entre leurs muscles et, grâce à ce montage, ils peuvent darder leur regard brillant pour prendre conscience d'une seule chose et pour comprendre une seule chose. »¹⁶

« Tous ces gestes que nous vous avons montrés se montant en nous, deviendront d'autant plus maniables - c'est le cas de le dire pour la main - que nous les aurons vécus plus profondément. Qu'est-ce qu'un orateur, qu'est-ce que le professeur qui a la liberté de son expression, dont chacune des phrases tombe impeccable ? C'est quelqu'un qui, incessamment, a entraîné sur ses gestes soit manuels, soit laryngo-buccaux, la phrase impeccable. Quelqu'un qui pendant dix ans, quinze ans, s'est astreint à parler toujours d'une façon correcte, verra ses mécanismes lui obéir spontanément. Nous montons en nous des gestes qui se présentent ensuite comme des serviteurs obéissants. Toute la pédagogie est là. Nous ne pourrions vraiment faire une véritable pédagogie qu'en reprenant le geste dans toutes ses phases pour en tirer le maximum de rendement. »¹⁷

« La méthode du talent est pour ainsi dire la méthode humaine par excellence. Nous sommes frappés de la différence qu'il y a entre l'homme de talent et l'homme de génie. On a dit quelquefois qu'entre l'homme ordinaire et l'homme de génie, il y avait, pour ainsi dire, un abîme incommensurable. Non pas ! Nous avons vu la dernière fois que le génie, la grande force du génie, c'est sa puissance intellectuelle en permanence. Le génie, comme le disait très bien Newton, "pense toujours", tandis que les autres pensent par à coups.

« Ce qui fait les découvertes géniales, c'est une illumination soudaine. Et cependant Napoléon, qui a été peut-être un des plus formidables génies de l'humanité, nous dit: "Ne croyez pas que c'est pour ainsi dire une voix céleste qui vient m'inspirer au moment du besoin, c'est une méditation prolongée avant l'action." Voilà la meilleure définition. On ne découvre pas **avec rien**. Pour pouvoir créer - dans le sens humain du mot et non pas dans le sens sémitique du mot - il faut avoir un acquis formidable. De là la nécessité d'une mémoire inouïe. »¹⁸

Laplace a dit que la découverte consistait à rapprocher des éléments
que l'on n'avait pas pensé jusqu'ici à rapprocher.

L'intelligence, que l'on peut interpréter, étymologiquement,
comme l'aptitude "à lire en soi" ou "à lier en soi",
consiste elle aussi à faire des rapprochements,
à créer des liens.

Comme le dit l'anthropologue de la mémoire, Marcel Jousse:

« La mémoire est la condition indispensable du génie. Comment voulez-vous qu'un homme qui n'a que ses notes puisse brasser, malaxer cette formidable somme de faits qui sont nécessaires pour construire ? Or, nous ne pouvons pas construire volontairement. Je peux avoir là quatre petites cartes ou même quatre cents, cela ne va pas aller très loin ! C'est que le réel n'est pas un jeu de cartes.

« Il faut que nous ayons tout cela présent en nous, vivant en nous. La grande force de la mémoire, c'est que, précisément, nous n'avons pas besoin de recourir au papier. Nous avons tout en nous. »¹⁹

¹⁶ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 75.

¹⁷ Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 7 novembre 1932, 1^{er} cours, *Psycho-physiologie générale du geste*, p. 17.

¹⁸ Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 22 mars 1934, 14^{ème} cours, *Le talent et le génie*, pp. 260-261.

¹⁹ Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 21 décembre 1933, 3^{ème} cours, *L'inspiration créatrice*, pp. 53-54.

La Mémoire n'est pas un réceptacle...

Si la Mémoire humaine est un perpétuel approfondissement,
c'est aussi parce que la Mémoire humaine n'est pas statique.
Si on considère que la Mémoire est inintelligente,
c'est parce que trop souvent on la considère
comme un grenier
où l'on entreposerait des objets morts,
comme une espèce d'entrepôt
où l'on emmagasinerait les connaissances
qui attendraient là sagement et passivement qu'on les ressorte.
Du temps de Jousse,
un prédicateur de Notre-Dame avait dit, du haut de la chaire:
"la mémoire, ce réceptacle de jugements appris par coeur" (Panici).
Jousse avait bondi:
la Mémoire n'est pas un réceptacle.
La sagesse des Anciens utilise deux comparaisons autrement plus justes:
la mémorisation est une manducation ou une rumination;
la mémorisation est un ensemencement.

... la Mémoire est un estomac qui digère

Pour le milieu ethnique palestinien,
la mémorisation est une manducation.
Tout d'abord parce qu'elle utilise les mêmes mécanismes que la manducation:
c'est la même bouche qui mange et qui mémorise.
Mais surtout parce que la mémorisation comme la manducation
est une nutrition.
La Mémoire n'est pas un grenier,
c'est un estomac qui digère, assimile et nourrit.

Cependant la mémorisation n'est pas seulement une manducation,
elle est aussi une rumination,
c'est-à-dire une régurgitation.

La mémorisation efficace et approfondissante
est indissociable de la remémoration incessante.

« Mémoriser pour comprendre. Vous comprendrez d'autant mieux que vous aurez mémorisé
davantage parce que tout sera en vous en puissance obédientielle. La mémoire, c'est la compréhension par le
dedans des gestes **répétés** et rejoués.

« La mémorisation qui demeure perdurablement exige la remémoration qui répète
inlassablement. »²⁰

C'est ce que nous rappelle si justement Rabbi Ismaël:

« Point n'est comparable
celui qui répète sa leçon à celui qui répète sa leçon
pour la centième fois pour la cent et unième fois. »
(Rabbi Ismaël, *bab. Hagigah* 9b)

²⁰ Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 17 mars 1937, 14^{ème} cours, *Le mimodrame du pain et du vin*, p. 259.

« A force de reprendre, on comprend mieux, mais cela n'a pas été assez travaillé dans nos milieux. On croit que c'est en "lessivant", en glosant un texte qu'on le comprend. On ne fait que le diluer. Je n'aime pas la glose, je n'aime pas la lessive. Je reprends dix, quinze et vingt fois une belle récitation et elle s'approfondit au fur et à mesure. **Ce n'est pas en glosant qu'on comprend, c'est en récitant toujours de plus en plus.** On a dit que Iôhânân a médité, glosé, refait l'enseignement de son Maître, dans ce qu'on appelle l'Évangile johannique. C'est une immense erreur anthropologique ! Il n'a fait que re-récité l'enseignement de Rabbi Iéshoua, et au fur et à mesure qu'il le récitait, il le comprenait davantage et ce n'est pas du tout en le glosant.

« Si bien que dans mes mémoires scientifiques, mon idéal, c'est d'arriver au style de Rabbi Iéshoua: un cristal sans espèce de paille pour que vous puissiez les apprendre par coeur parce que tout s'explique par des reflets d'autres passages. Malheureusement, vous ne savez pas par coeur toute mon oeuvre, et vous me demandez de vous lessiver, de diluer, de gloser...

« Les grands, très grands stylistes, ce sont des stylistes qu'on ne glose pas, qu'on ne commente pas, mais qu'on apprend mot à mot par coeur et qu'on apprend tout entier par coeur. Et c'est par la totale maîtrise de leur oeuvre qu'il y aura un approfondissement par le dedans. Ces hommes n'ont qu'une pensée centrale qui irradie sous forme d'étoiles, mais qu'il faut toujours ramener au centre. C'est une façon d'apprendre et de comprendre qui nous est totalement inconnue. On délaie pour faire clair. C'est une erreur. Il faut au contraire condenser pour être clair, mais pour condenser, il faut être soi-même très profond. Nous faisons trop et nous ne savons pas comprendre en profondeur. »²¹

... la Mémoire est un champ qu'on ensemence

Une autre analogie utilisée par les Anciens,
et spécifiquement par le milieu ethnique palestinien,
pour décrire la mémoire
est celle du champ qu'on ensemence.
Rabbi Iéshoua de Nazareth,
avec son génie habituel,
nous en donne une description riche et fine,
dans une de ses paraboles:

« Ainsi est-il le Royaume de Dieu
comme un homme qui jette la semence sur la terre.
Et qu'il dorme et qu'il s'éveille, nuit et jour
et la semence germe et grandit:
comment ? Il ne le sait pas lui-même !

D'elle-même la terre porte du fruit,
d'abord l'herbe, puis l'épi,
puis plein de blé dans l'épi.

Et quand se livre le fruit,
aussitôt il envoie la faucille,
car elle est prête la moisson. »
(Marc 4, 26-29)

La parole de Dieu mémorisée
est comme une semence qu'on jette en terre.
Le travail de l'homme a consisté
à préparer la terre
et à y jeter la semence.
Après, la maturation de la semence lui échappe,
aussi bien à sa conscience

²¹ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 22 janvier 1941, 7^{ème} cours, *La mémorisation des rythmo-catéchismes*, p. 97.

qu'à son activité.
Mais cette maturation est inévitable:
"D'elle-même la terre porte du fruit".
Seulement cette maturation est liée à un facteur essentiel:
le facteur temps.
Entre le moment où la semence est jetée
et le moment où la semence germe et pousse,
il faut du temps
et du temps qu'on ne peut ni accélérer ni raccourcir.
C'est malheureusement ce facteur temps
qu'on refuse habituellement à la mémoire
et c'est la raison
pour laquelle on l'accuse souvent d'inintelligence:
"il apprend et récite bêtement".
On demande, en effet, le plus souvent, aux élèves
d'apprendre leurs leçons et de les réciter immédiatement.
C'est vouloir, à la fois, semer et récolter,
planter et récolter des fruits, tout de suite.
La sagesse traditionnelle nous révèle notre erreur:
ce qui est jeté dans notre mémoire y mûrira,
mais en son temps,
un temps dont nous ne sommes pas les maîtres,
uniquement les bénéficiaires.

« Et quand se livre le fruit,
aussitôt il envoie la faucille,
car elle est prête la moisson. »

En résumé, nous pouvons affirmer:

« Sans la mémoire, il n'y aurait non seulement aucune science, mais aucune pensée, aucune expérience. Un animal complètement dénué de mémoire ne pourrait même pas vivre. La mémoire n'est pas l'intelligence, mais elle en est la condition. Il n'y a pas d'intelligence sans mémoire. »²²

1.3.2 Une mémoire créatrice

Improvisation et nouveauté

Une autre fonction essentielle de la mémoire,
dans un milieu de style oral,
est d'enranger, au fur et à mesure, dans la mémoire collective,
un ensemble de formules stéréotypées.
Ces formules ont été improvisées
par des improvisateurs de génie,
on ne sait où, on ne sait quand.
Mais leur beauté diamantaire et leur pureté cristalline
les ont fait graver à jamais dans la mémoire de leur milieu ethnique
et désormais, elles font partie du trésor formulaire de ce milieu
et chacun vient y puiser sa propre expression.
C'est la grande loi du Formulisme,

²² DELBET cité par Marcel Jousse dans *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, 1981, p. 254.

si bien mise en évidence et en valeur par Marcel Jousse.

Petit à petit s'élabore, dans un milieu traditionnel donné,
de façon à la fois collective et anonyme,
un ensemble de formules gestuelles corporelles-manuelles ou laryngo-buccales
reçues par tous et reprises par tous.

C'est, en effet, une caractéristique du Formulisme
d'être traditionnel.

Si la stéréotypie du geste est une loi anthropologique universelle,
les formules qui en résultent sont propres à tel milieu traditionnel.
C'est ce milieu qui les reçoit, les reconnaît, les cristallise et le réutilise,
comme moyen facilitant d'intercommunication.

La création de la formule est nécessairement individuelle,
mais c'est le milieu ethnique qui, en s'y retrouvant,
la reconnaît et lui donne droit de cité.

Dans les milieux ethniques de style écrit,
les formules verbales ne subsistent plus que sous la forme d'idiotismes.
Elles ne vivent plus de la même façon que dans les milieux de style oral
où elles sont source de créativité et d'improvisation.

Un milieu de style écrit se méfie de la formule et du stéréotype:
elle lui paraît étouffante et dépersonnalisante.

L'originalité et la beauté semblent résider dans l'individualité
de la phrase neuve, inattendue et inentendue.

Tels ne sont pas le sentiment et la pratique
des milieux de style oral.

Dans ces milieux, l'originalité et la beauté résultent
de l'agencement nouveau, inattendu et inentendu
de formules traditionnelles anciennes, attendues et déjà entendues
et de leur adaptation sémantico-mélodique personnelle.

Lorsqu'un récitant veut improviser une récitation sur un thème donné,
il puise, quasi instantanément, dans le trésor traditionnel
des formules verbales et mélodiques

et improvise sur le champ des réceptions
"belles comme de l'Homère".

Il existe, en effet, des formules mélodiques
correspondant à tel ou tel thème donné,
comme il existe des formules verbales
ressortissant à tel ou tel genre littéraire.

Ces formules verbales et mélodiques ont été montées,
dans l'organisme du récitant,
depuis la petite enfance,

et restent en puissance obédiente
à la disposition quasi instantanée de cet improvisateur.

Cette capacité d'improvisation quasi spontanée
ne manque pas de nous étonner et de nous surprendre,
nous, gens de style écrit,
habités à gratter de la sécheresse face à la page blanche
où l'inspiration nous vient difficilement.

Improvisation et inspiration

De plus ces improvisations sont d'une beauté littéraire
plus ou moins grande selon le génie des improvisateurs.
De Rabbi Iéshoua de Nazareth,
même ses adversaires reconnaîtront que:

« Jamais homme n'improvisa comme cet homme-là ! »

et, envoyés pour l'arrêter, ils reviendront bredouilles,
subjugués par son génie improvisateur.

« Ce qui est stupéfiant dans le jeu de cette Mécanique humaine, du rapprochement une fois opéré, ce qui en fait la génialité, c'est précisément la simplicité.

« "C'est simple comme de l'Évangile", dit-on du plus génial des styles. Si les plus grands génies humains ne sont véritablement génies qu'en devenant *comme* de l'Évangile, on peut juger à quel degré de simplicité a pu atteindre le style évangélique lui-même.

« Or, et nous le savons depuis la découverte du Formulisme, une des raisons de la simplicité des Évangiles, c'est son caractère formulaire.

« Tout peut donc être dit avec la plus totale simplicité. Mais peut-être n'y a-t-il qu'un seul homme pour pouvoir le dire et ce seul homme était plus qu'un homme.

« Ce n'est donc pas à la banalité inhérente au Formulisme qu'il faut s'en prendre devant la banalité de certaines oeuvres de Style formulaire, mais c'est à la banalité de certains compositeurs en Style formulaire.

De là pourquoi le Formulisme a survécu en Style oral parce que, de coup de foudre en coup de foudre, quelques génies humains, rares mais éclatants, ont vaincu le tout fait de sa banalité par l'inattendu de leur génialité. »²³

Cette génialité trouve sa source
dans ce que la plupart des milieux traditionnels appellent
l'Inspiration des dieux.

Quelque important que soit le rôle du formulisme,
dans le mécanisme de l'improvisation,
par la mise à disposition de chacun d'un trésor formulaire
où on pourra puiser les formules pour les agencer d'une façon neuve,
il ne suffit pas à expliquer la différence de "génialité"
qui peut exister entre improvisateurs différents.

Il ne suffit pas d'avoir les moyens de le dire,
il faut encore avoir des choses à dire.

C'est pourquoi, pour les improvisateurs
et pour ceux qui les écoutent,
la beauté des improvisations qui jaillissent
et la spontanéité avec laquelle elles jaillissent,
relève de l'inspiration des dieux.

Cette croyance est confortée chez certains improvisateurs
par le fait qu'ils entendent, en eux, une voix
leur dicter leurs improvisations.

« C'est que le mécanisme de cette activité constructrice est mystérieux, et tout ce qui est mystérieux, dans ces civilisations, est d'origine divine. Aussi quand quelqu'un se sent poussé, soit à improviser des paroles, soit à improviser des actions dont il ne se croyait pas capable, il se disait: "Il y a un

²³ Marcel JOUSSE, *Dernières dictées*, inédit, B1 p. 14.

dieu en moi et c'est ce dieu qui me dicte". Et nous verrons qu'à peu près toutes les épopées, ou plus exactement toutes les récitations, soit historiques, soit théologiques, commencent par là.

«Chante-moi ô déesse ce que je vais avoir à dire
«Dis-moi ô muse, le sujet que je dois traiter, et donne-moi les formules.»

« Nous comprenons cela et nous allons le voir dans le cas d'Homère. C'est une chose qui m'avait très frappé lorsque j'ai commencé à étudier Homère, cette croyance dans son impuissance personnelle. Actuellement, lorsque je vous parle, en laïque que je suis - et vous comprenez en quel sens je le dis - je sens bien que c'est moi qui suis l'auteur de ce que je vais dire, je le sens trop bien, hélas ! En revanche, dans ces milieux-là, qui ont reçu toute une série de gestes préformés, qui n'ont plus qu'à laisser jouer des automatismes qui sont admirablement montés, le doute peut venir et quand on entend les improvisateurs basques, on ne peut pas s'empêcher de leur demander: "Comment faites-vous pour improviser ?" Et celui dont je vous parle souvent, Matxin Irabola, sur lequel je voudrais pouvoir écrire un livre, un jour me disait, avec les deux ou trois mots de français qu'il savait: "Que voulez-vous, je ne sais pas comment j'improvise" et mettant sa main sur la poitrine: "Quand ça cause là, je parle".

« C'est cette "parole qui cause là", qui est quelque chose d'extrêmement mystérieux pour eux. Ils ne se sentent pas les auteurs de ce qu'ils disent parce qu'ils ont des outils beaucoup mieux façonnés que les nôtres.

« Nous autres, nous avons cassé toutes nos phrases. Nous devons ajuster à chaque instant le mot qui va prolonger tel autre mot. Tandis que là, l'improvisation se fait beaucoup plus facilement et c'est précisément cela qui m'a amené à découvrir le Style oral d'Homère d'abord et tous les autres styles: palestinien et autres. Ce sont des styles formulaires. Alors là, on se sent beaucoup plus poussé que nous. Ils sont "joués" pourrait-on dire. »²⁴

Improvisation et adaptation

Contrairement à ce qu'on pourrait penser,
la stéréotypie du geste aussi bien corporel-manuel que laryngo-buccal
n'est pas carcan étouffant
ou robotisation sclérosante.
On le voit bien au Laboratoire de Rythmo-catéchisme,
où pourtant les élèves qui viennent ne sont plus de style oral
mais tâchent de le redécouvrir.
Les gestes, pourtant imposés et reçus collectivement,
sont toujours rejoués individuellement et de façon très personnelle.
Le même geste reçu
est rejoué de façon très différente de récitateur à récitateur.
Le sémantisme, essentiellement personnel,
fonctionne à plein pour individualiser et personnaliser
aussi bien le jeu corporel-manuel
que le jeu laryngo-buccal.
On peut même dire que le même récitateur
ne récite jamais deux fois de la même façon:

« Aimez ce que jamais vous n'entendrez deux fois »

nous dit le poète.
La récitation rythmo-pédagogique,
qui repose sur la mémorisation et donc la répétition
tend à créer des automatismes comme tout apprentissage.
Mais automatisme humain

²⁴ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 21 décembre 1933, 3^{ème} cours, *L'inspiration créatrice*, pp. 49-50.

n'est jamais machinisme brutal,
comme nous dit Marcel Jousse.
La mémoire humaine
n'est jamais perroquetisme machinal
mais intelligence approfondissante.

Ce qui est vrai des élèves du Laboratoire,
qui n'appartiennent pas à un milieu de style oral vivant,
est encore plus vrai des récitateurs et improvisateurs
d'un milieu de style oral vivant.
Là, la formule vit, s'adapte, s'assouplit, se transforme.

« Les formules du style oral formulaire sont la réussite linguistique, géniale et définitive de centaines et peut-être de milliers de générations. Ces générations successives se sont quotidiennement travaillées à faire des “outils verbaux”, essentiellement utilitaires, pour l'expression sociale et le portage traditionnel de leur science, de toute la science de leur milieu ethnique.

« Chaque individu, homme ou femme, de ce milieu ethnique, est donc quotidiennement entraîné, par son entourage et dès l'enfance, d'abord à la mémorisation et au portage des formules traditionnelles. Ensuite, selon ses aptitudes plus ou moins grandes, il s'entraîne lui-même à faire des assemblages personnels de ces formules ethniques. Il improvise ainsi, et toujours rythmo-mélodiquement, des compositions nouvelles et individuelles qui, en valeur littéraire, diffèrent de la réussite de ses voisins dans la mesure où lui-même diffère de ces voisins par sa supériorité intellectuelle et par sa maîtrise des formules ethniques à l'usage de tous.

« Là, ce n'est donc pas le mot qui est, comme actuellement chez nous, l'“unité de mesure” de l'expression. C'est la formule, généralement propositionnelle. Là, tout le monde improvise, plus ou moins génialement, avec les mêmes formules traditionnelles, comme chez nous, tout le monde écrit, plus ou moins génialement, avec les mêmes mots. On ne saurait d'ailleurs prétendre que le système stylistique de l'“unité-formule” comprime et atrophie le génie, tandis que le système linguistique de l'“unité-mot” le laisserait s'épanouir. Homère, en effet, est totalement formulaire et Virgile qui ne l'est pas, nous a toujours été doctoralement montré comme inférieur à Homère. »²⁵

C'est d'ailleurs ce qui crée la difficulté
à pressentir la loi du Formulisme,
car, dans ces milieux vivants et souples,
c'est pareil sans être pareil.
C'est cette souplesse vivante et sans cesse renouvelée du Formulisme
qui en fait toute la richesse et toute la beauté.
Inépuisable comme la vie dont le Formulisme est une incarnation,
on ne se lasse jamais de l'entendre et de le contempler.

1.3.3 Une mémoire transformatrice

Morale de l'action ou morale de l'être

En 1994, la lecture d'un article du journal *La Croix*
avait retenu mon attention.

Il s'agissait du témoignage d'un missionnaire au Rwanda,
nous racontant sa déception profonde d'avoir vu les chrétiens
participer aux massacres ethniques qui avaient secoué ce pays,
en oubliant totalement les valeurs évangéliques.

Ce missionnaire nous livrait sa douloureuse prise de conscience
et faisait son examen de conscience:

²⁵ Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, pp. 70-71.

« La plus grande déception est de s'apercevoir que la religion que nous avons prêchée était artificielle. Pourquoi des chrétiens se mettent-ils à se battre tout à-coup d'une façon aussi atroce ? Il faudra se poser la question: quelle évangélisation avons-nous apportée ? Nous avons passé de la peinture, mais nous n'avons pas assez travaillé en profondeur. Nous n'avons pensé qu'en termes de sacrements. Du moment que les églises étaient pleines, on était content; maintenant elles sont pleines de cadavres... Je veux retourner à Kigali. Ceux qui continueront à croire auront vraiment la foi. Avec eux, on fera du bon travail. Il faudra une évangélisation proche des gens. On a trop sacramentalisé la religion et pas assez collé à la vie. »²⁶

En lisant ce témoignage, je ne pouvais m'empêcher de penser
à un autre témoignage d'un autre missionnaire africain,
cité par Marcel Jousse, dans ses cours oraux,
et donc beaucoup plus ancien:

« Il y a quelques années, je m'entretenais avec Mgr Gsell, évêque de Darwin, en Australie. Il a maintenant quatre-vingt deux ans et il en a passé cinquante-quatre parmi les indigènes, des primitifs. Je lui ai posé cette question: "Avez-vous l'impression de comprendre vos sauvages ?". La réponse a été celle-ci: "L'adulte est une énigme. Après cinquante-quatre ans de mission, je ne les comprends pas. Leurs croyances sont ancrées dans leur esprit d'une façon indélébile... - Mais comment expliquer cette foi si profonde dans une religion et dans une vie pourtant si déficientes ? - Par une initiation qui dure de cinq à sept ans. Elle apprend à l'indigène une religion qui régit tous les actes de la vie, l'histoire et les chants sacrés de la tribu, les pratiques qui s'imposent à chacun des membres du clan, les épreuves qu'il convient de subir pour accéder à la dignité d'homme. **L'empreinte est ineffaçable.** »²⁷

L'évangélisation à l'occidentale n'a été parfois qu'une peinture
qui n'atteint pas la profondeur de l'être,
contrairement à l'initiation africaine
qui, en reposant sur la mémorisation,
atteint profondément le coeur de l'africain.
Aucun de ces deux missionnaires ne semblent avoir tiré la leçon
de leur échec
et le premier va "essayer de coller à la vie des gens"
en les entraînant plutôt, je pense, dans une morale de l'action
que dans une mémorisation de la parole de Dieu
qui les amènerait à une morale de l'être.

Il y a, en effet, relativement à la mémorisation de l'Évangile,
une opinion, répandue dans les milieux catéchistiques,
qui pourrait se cristalliser dans cette formule:
"L'important, ce n'est pas de savoir l'Évangile par coeur
mais de le pratiquer".
Une telle opinion résulte d'une méconnaissance totale
et du changement de coeur postulé par l'idéal chrétien
et d'une méconnaissance de l'efficacité de la mémorisation dans ce domaine.
Cette opinion repose sur la certitude que la morale chrétienne
est une morale de l'action
et non pas une morale de l'être.
Pourtant Maître Eckhart nous en avertit:

²⁶ Témoignage d'un Père blanc rescapé des massacres au Rwanda, Journal La Croix, 16 avril 1994.

²⁷ Albert VINCENT.

« Les gens ne devraient pas tant penser à ce qu'ils font, ils devraient penser à ce qu'ils sont. Si les gens étaient bons ainsi que leur manière d'être, leurs oeuvres pourraient vivement rayonner. Si tu es juste, tes oeuvres aussi sont justes. Ne pense pas que la sainteté se fonde sur les actes, on doit fonder la sainteté sur l'être, car ce ne sont pas les oeuvres qui sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les oeuvres. Si saintes que soient les oeuvres, elles ne nous sanctifient absolument pas en tant qu'oeuvres, mais dans la mesure où sont saints notre être et notre nature. Dans cette mesure, nous sanctifions toutes nos oeuvres, que ce soit manger, dormir, veiller ou autre chose. Ceux qui ne sont pas d'une nature élevée, quelles que soient les oeuvres qu'ils accomplissent, elles ne valent rien. »²⁸

Changer de coeur

Une morale de l'action restera toujours une peinture, pour l'homme,
car son être profond restera toujours intouché.

C'est là la limite du pharisaïsme,
tentation permanente de tout esprit religieux,
que Jésus de Nazareth dénonçait de façon si dure
en parlant à leur sujet de "sépulcres blanchis":
beaux à l'extérieur
et remplis de pourriture à l'intérieur.

Le remède, Jésus nous l'enseigne, dans une de ses paraboles:

« Est-ce qu'on ramasse sur des épines des raisins ?
ou sur des ronces, des figes ?

Ainsi, tout arbre bon
fait de beaux fruits,
mais un arbre pourri
fait de mauvais fruits.

Ne peut un arbre bon
faire de mauvais fruits,
ni un arbre pourri
faire de beaux fruits. »

(Mt 7, 16-18)

Une morale de l'action cherche à accrocher de beaux fruits
sur un arbre qui reste mauvais,
tandis qu'une morale de l'être cherche à rendre l'arbre bon
pour qu'il porte de beaux fruits.
Pour cela, c'est le coeur de l'homme qu'il faut atteindre
car c'est de lui que procède toutes les pensées mauvaises:

« Car c'est du trop-plein du coeur
que la bouche parle.
L'homme bon, de son bon trésor, tire de bonnes choses;
et l'homme mauvais, de son mauvais trésor, en tire de mauvaises. »

(Mt 12, 33-35)

« Car c'est du dedans, du coeur des hommes,
que sortent les desseins pervers:
débauches, vols, meurtres,
adultères, cupidités, méchancetés,
ruse, impudicité, envie,
diffamation, orgueil, déraison... »

(Mt 7, 21-22)

²⁸ Maître ECHKART, *Traité*s, Ed. du Seuil, pp. 45, 43-44, 41-42.

C'est pourquoi la nouvelle alliance annoncée par les prophètes
est l'alliance reposant sur la promesse d'un coeur nouveau
pour une véritable observance des commandements de Dieu:

« Je verserai sur vous une eau pure,
et vous serez purifiés.
De toutes vos souillures,
de toutes vos idoles,
je vous purifierai.
Je vous donnerai un coeur nouveau,
je mettrai en vous un esprit nouveau.
J'enlèverai votre coeur de pierre,
et je vous donnerai un coeur de chair.
Je mettrai en vous mon esprit:
alors vous suivrez mes lois,
vous observerez mes commandements
et vous y serez fidèles. »
(Ez 36, 25-27)

Penser avec son coeur

Cette transformation du coeur,
seule capable de faire accéder à une morale de l'être,
passe par la méditation, la rumination de la Parole de Dieu,
ainsi que tous les spirituels en témoignent.

« Dans l'ancien monachisme comme dans la Bible, le terme de "méditation" (mélète) ne désignait pas une application méthodique de la raison sur un sujet donné, mais la répétition incessante, à voix haute ou à voix basse (méditation "cachée" ou "secrète") d'un texte de l'Écriture. C'est par cette rumination incessante que la Parole de Dieu peut pénétrer profondément en nous, de telle sorte que, sous son choc, les bonnes tendances inscrites dans notre coeur par la grâce s'éveillent peu à peu, et qu'ainsi nos réactions spontanées deviennent conformes aux préceptes divins. (cf. les remarques très suggestives de P.R. Régamey, *Portrait spirituel du chrétien*, Paris 1963: III Dieu parle au coeur, pp. 59-66; sur le sens ancien de "méditation", voir L. Haussherr, *Noms du Christ et voies d'oraison*, Rome, 1960, pp. 167-175). »²⁹

« Le concept de la *meditatio* a subi une transformation de sorte que, peu à peu, on en est venu à entendre par là une réflexion sur les vérités de la foi. Aux temps modernes, l'élément rationnel a prédominé largement en matière de contemplation et de méditation. Voilà qui n'est guère profitable aux pratiques étudiées. Cependant le concept de *ruminatio*, mieux que celui de *meditatio*, est de taille à résister à ce danger d'intellectualisme. L'image de la mastication, de la digestion et de l'assimilation intérieure est mieux faite pour exprimer l'effet escompté qui est de faire passer la Parole de Dieu non dans la tête mais dans le coeur. Et là même où en dépendance de *ruminatio* il est question de "penser", il s'agit bien d'un "penser avec le coeur" comme de nombreux passages le notifient. Il s'agit donc non seulement d'une compréhension claire mais d'une imprégnation du coeur, de l'intime de l'homme: tout l'être est atteint dans une expérience qui le transforme de l'intérieur. Pour illustrer cela, qu'il nous suffise d'ajouter quelques descriptions données par des auteurs contemporains. »³⁰

« Les paroles passent ; dans la répétition, elles restent présentes, de sorte que nous puissions demeurer en elles. Qui plus est : elles pénètrent en profondeur et ont une force transformatrice. »³¹

²⁹ Youssef BOUSNAYA, *L'Évangile au désert*, p. 129, note 4.

³⁰ Fidelis RUPPERT, *Collectanea Cisterciensia*, tome 39 - 1977 - 2, p. 91.

³¹ K. TILMANN, *Die Führung zur Meditation* I. Einsiedeln, 1971, p. 130.

« Les auteurs spirituels d’hier et d’aujourd’hui nous le diront tous: prends un texte, médite sur lui des heures durant, jour après jour, jusqu’à ce que tu aies épuisé toutes tes possibilités intellectuelles et affectives et que, grâce à une lecture et une relecture attentive de ce texte, tu en sois venu à adopter une attitude nouvelle. Le plus souvent, méditer ce n’est rien autre que scruter le texte, tourner et retourner en tous sens ces mots que Dieu nous adresse, de façon à devenir si totalement familier avec eux, d’en être si pénétrés que ces mots et nous, ne fassions plus qu’un. Au cours de ce processus, même si nous croyons n’avoir acquis aucune richesse intellectuelle particulière, nous avons changé. »³²

Soit dit en passant,
c’est peut-être parce que les grandes civilisations
sont des civilisations de la mémoire,
que l’on a, dans ces civilisations,
le sentiment de “penser avec son coeur”
et non pas “avec sa tête”.

« Vois, disait Ochuray Bianco, comme les Blancs ont l’air cruel. Leurs lèvres sont minces, leurs nez pointus, leurs visages sont sillonnés de rides et déformés, leurs yeux ont un regard fixe, ils cherchent toujours. Que cherchent-ils ? Les Blancs désirent toujours quelque chose, ils sont toujours inquiets, ne connaissent point le repos. Nous ne savons pas ce qu’ils veulent. Nous ne les comprenons pas, nous croyons qu’ils sont fous !

« Je lui demandai pourquoi il pensait que les Blancs étaient tous fous.

« Il me rétorqua:

“Ils disent qu’ils pensent avec leurs têtes.”

- “ Mais naturellement ! Avec quoi donc penses-tu ? ” demandai-je, étonné.

- “Nous pensons ici” me dit-il, en indiquant son coeur. »³³

³² Antoine BLOOM, *Prière vivante*, Le Cerf, p. 63.

³³ Carl Gustav JUNG, *Ma vie*, Gallimard, p. 286.

2. UN HOMME DE LA LANGUE

2.1 Une langue maîtrisée

2.1.1 Une langue “belle comme de l’Homère”

Les compositeurs-improvisateurs d’un milieu de style oral manifestent une maîtrise de leur langue maternelle tant au point de vue de la rythmique qu’au point de vue de la syntaxe.

Particulièrement significatif est le témoignage de ces professeurs de l’Académie de la langue basque rapporté par Marcel Jousse au sujet de Matxin Irabola:

« Il y avait à côté de moi des membres de l’Académie basque qui prenaient au vol ces improvisations et ces hommes, possédant à fond, dès l’enfance, le langage basque, disaient: “Cet homme est extraordinaire, il a une science de la langue basque et qui, plus est, une exacte rythmique qui le fait retomber sur les rimes finales avec un nombre parfait de syllabes. »³⁴

« Et voilà cet homme devant lequel un professeur de l’Université de Bordeaux me disait: “Ce qu’il est en train d’improviser, c’est beau comme de l’Homère ! »³⁵

ou celui de ses compagnons-improvisateurs plus jeunes:

« Vous avez également les Basques dont les Improvisateurs disparaissent lentement. Je suis allé, il y a deux ans, avec le Dr Morlaàs, étudier ce qu’il y aurait à faire au point de vue des enregistrements phonographiques de ces improvisateurs. On m’a dit: “Vous arrivez bien ! Dans le pays basque, il n’y en a plus qu’un qui soit vraiment illettré, c’est Matxin Irabola.”

« J’ai vu à trois reprises Matxin Irabola jouter avec ses autres compétiteurs, puisque c’est généralement dans des compétitions, dans des sortes de concours qu’ils se livrent à leurs improvisations. Les deux autres qui étaient avec lui avaient de 20 à 25 ans. Matxin Irabola en a actuellement 55 ou 60. Les deux jeunes me disaient: “Nous sommes battus à tous les concours par lui parce qu’il est illettré. Il possède sa langue basque comme nul autre. Nous autres, nous avons appris le français, nous avons été en classe. Nous ne sommes pas aussi forts que lui. Nous sommes des paysans, mais tout de même nous sommes gênés par notre instruction livresque. Tous nos mots français viennent tomber à la fin de la phrase. Cela nous donne une rime mais c’est un mot français, tandis que Matxin Irabola, illettré, nous donne la pureté même de la langue basque avec toute sa rythmique très pure. Ses versets obéissent à tout ce qu’il y a de plus profond dans notre langue. »³⁶

Marcel Jousse nous explique pourquoi cette langue des improvisateurs est si belle dans sa simplicité:

« Toutes les propositions, tous les gestes propositionnels, toutes les formules pour un improvisateur et pour un transmetteur palestinien sont préformés, préétablis, de même qu’Homère n’avait pas à se préoccuper de faire des phrases, les formules étaient montées en lui. Et c’est précisément pour cela que les paysans parlent très correctement leur langue (...), parce que les paysans sont beaucoup plus intelligents que nous, les livresques, le pensons. Ils apprennent le langage en l’entendant. Or les paysans, au moins quand ils n’allaient pas à l’école, les paysans avaient un sens de la correction de la phrase dont nous autres gribouilleurs n’avons aucune espèce d’idée. Et quand une phrase dans un milieu de paysans

³⁴ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 28 avril 1932, 17^{ème} cours, *Le souffle dicteur ou inspiration stylistique : psychologie de l’improvisation orale*, pp. 10-11.

³⁵ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 14 décembre 1933, 2^{ème} cours, *La découverte et l’invention*, p. 36.

³⁶ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 14 décembre 1933, 2^{ème} cours, *La découverte et l’invention*, p. 36.

spontanés, quand une phrase est incorrecte, il y a toujours quelqu'un qui se lève pour dire (...): "C'est pas comme ça..." Pourquoi ? C'est que dans ce parler vivant, que nous déprécions splendidement en l'appelant populaire, dans ce parler vivant, tous les mécanismes propositionnels sont transmis à l'état de blocs. On a bien des fois remarqué que les paysans s'expriment spontanément par proverbes. On parle "du langage sentencieux du vieux paysan". C'est un cliché qui court les romans. Cela tient à ce que les paysans parlent toujours le langage de la tradition.

« Allez chez tous les peuples qui n'ont pas d'écriture ou qui ne s'en servent pas, vous aurez cela à l'état aigu. C'est l'écriture qui part de la proposition courte bien établie.

« L'instituteur primaire qui saurait son métier, serait héroïque en essayant de réagir et de laisser "le peuple", - dans ce qu'il y a de bon dans cette expression -, de laisser le peuple à sa propre spontanéité linguistique. (...) En temps ordinaire, le maître d'école essaie de tuer cette langue spontanée, il veut nous apprendre à faire du beau style, ce que nous apprenons dans l'enseignement secondaire, la belle période qui est faite de *qui* et de *quoi*, à tel point que lorsqu'on a commencé et qu'on veut enchaîner les *avec* et les *pourquoi*, on se demande: "où en suis-je donc ?..."

(...)

« (...) Il y a un rôle très grand à remplir, justement par ces maîtres d'école. C'est qu'ils devraient être les instituteurs obligatoires de tous, mais qu'ils sachent bien leur métier, et qu'on les laisse dans leur propre sphère: enseigner le *français vivant*. Le français vivant ? Nous l'avons dans nos proverbes, nous l'avons dans nos chansons populaires qui sont les formidables outils de la langue française. Si quelqu'un, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à l'âge de douze ans, n'était vraiment entraîné qu'à mémoriser, à analyser toute la rythmique de ces proverbes et de ces chansons populaires, nous arriverions à avoir des Français qui ne seraient pas contaminés par toutes ces espèces de choses compliquées qu'on appelle les belles phrases. C'est tout cela qu'on voit se perdre dans ce qu'on appelle l'enseignement secondaire. Autant un maître d'école écrit bien, autant un bachelier écrit mal. Pourquoi ? C'est que le maître d'école qui est resté vraiment ce qu'il doit être, un homme intelligent, va se contenter de bien comprendre un sujet, un verbe, un complément direct. Napoléon, qui s'y connaissait en commandement, a toujours un style extrêmement simple, extrêmement bref. Lisez ses proclamations. Je me souviens qu'autrefois au noviciat, on nous donnait comme modèle de style, les publications, les proclamations, les lettres de Napoléon. C'était très intelligent. Sans doute, Napoléon étant corse, avait été monté par toute cette splendide mécanique de la tradition corse. »³⁷

2.1.2 *Langue orale et langue écrite*

Aujourd'hui, ce n'est plus tant la période oratoire qu'on enseigne

dans les collèges et les lycées,

mais une langue "écrite"

qui interfère fâcheusement avec la langue "orale".

Les structures de la langue écrite se sont, en effet, éloignées progressivement

des structures corporelles qui sous-tendent la langue orale

et qui sont les suivantes:

longueur des phrases

limitée à ce qu'on peut émettre dans une expiration,

rythme de la phrase et balancement de la pensée

soutenus par le balancement corporel,

gesticulation globale omniprésente

qui rattache la langue à ses racines concrètes et expressives.

Dans un milieu de style écrit,

on a plutôt tendance à parler comme on écrit

plutôt que d'écrire comme on parle.

Alors que le style oral joue, de préférence,

de la coordination de phrases, réduites au simple triphasisme souligné par Jousse:

AGENT - AGISSANT - AGI

³⁷ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 14 mai 1935, 22^{ème} cours, pp. 454-457.

et de leur balancement binaire ou ternaire,
le style écrit excelle, lui, dans la subordination des phrases
qui allonge celles-ci,
alourdissant le style
et obscurcissant le sens.

L'écrivain et le lecteur se situent dans l'espace:
on peut arrêter, à tout instant, le décours de l'écriture ou de la lecture
et revenir sur la phrase imparfaite pour la corriger
ou sur la phrase incomprise pour en élucider le sens.

L'improvisateur et l'auditeur se situent dans le temps:
aucun retour n'est possible,
la phrase doit être impeccable dans l'instant même où elle est émise
comme elle doit être claire dans le même temps.

Malheureusement, il y a un impérialisme
de la langue écrite sur la langue orale
et notre système scolaire
a définitivement réduit ce qui est une "langue"
à une écriture.

N'est-il pas significatif que, dans les collèges,
certains professeurs de français revendiquent très fort
le qualificatif de "professeurs de lettres" ?

N'est-il pas aberrant que, dans un Établissement scolaire,
le projet éducatif de l'École
puisse affirmer, à propos du français:

« Écrire, toujours écrire...

« Si l'écrit est utilisé systématiquement comme moyen de connaissance et de mémorisation, ce qui implique que chacun s'en serve de référence permanente et renouvelle les traces écrites au fur et à mesure de la progression de la classe, ce souci d'offrir au cycle (cycle III) ce travail est louable.

« La production d'écrit pourrait être un aboutissement de l'enseignement du français. »

La grammaire n'est-elle pas essentiellement
une grammaire de style écrit,
élaborée et enseignée, historiquement, d'abord et avant tout,
pour former des rhéteurs.

La rédaction ou la composition française
ne sont-ils pas exclusivement des exercices d'écriture ?

A quel moment de la scolarité
amène-t-on les élèves à improviser oralement
des poésies ou des narrations,
sans le support de l'écriture ?

2.1.3 Langue écrite et automatismes de langage

Par ailleurs, la langue écrite,
en tuant la mémorisation,
tue aussi les automatismes de langage
et donc la capacité à improviser.

Cette question de la maîtrise de la langue
est aujourd'hui d'une très grande actualité.

Le ministre de l'Éducation Nationale, M. Bayrou, ne propose-t-il pas
dans l'une des 155 propositions du *Nouveau Contrat pour l'École*:
"Maîtriser la langue: une priorité essentielle".
N'est-ce pas, en effet, un des échecs les plus criants
de notre culture de style écrit et de notre système scolaire
que la non-maîtrise grandissante du langage
par notre jeunesse actuelle.
Son incapacité
à construire des phrases simples et correctes,
à utiliser avec justesse le mot adéquat à la situation,
à comprendre tout simplement le sens même des mots qu'elle utilise
est un véritable drame
et la conséquence d'automatismes de langue qui n'ont pas été montés
par la mémorisation du trésor formulaire de la langue maternelle.
Citons ici le témoignage éclairant du jésuite Pierre Scheffer,
auteur d'une thèse sur le Formulisme d'après l'oeuvre de Marcel Jousse:

« Le vendredi 26 février 1988, Bernard Pivot, changeant la formule de son émission *Apostrophes*, nous a présenté une interview de l'écrivain français Etiemble, l'auteur de *Parlez-vous français ?* Ce soir-là, les téléspectateurs ont pu assister durant plus d'une heure à un extraordinaire festin de la parole: de la bouche de cet homme de soixante-dix neuf ans sortait un flux de mots d'une harmonie parfaite, toujours paisible (même dans les moments polémiques), un brin surannée, avec un maniement impeccable des imparfaits du subjonctif.

« Et je me demandais d'où lui venait cette extraordinaire aisance dans l'improvisation orale ? Car Etiemble est d'abord un écrivain, capable de lire une quinzaine de langues, doublé d'un grand voyageur, introducteur en France de la littérature chinoise et japonaise... Pourtant, il affirme qu'il ne parle que le français. Il est vrai qu'à travers la vivante leçon de français qu'il nous donnait ce soir-là, nous pouvions comprendre ce que parler veut dire.

« Vers la fin de l'interview est venu un élément de réponse à la question que je me posais. Etiemble évoquait en termes voilés ses seules raisons de vivre: sa femme et sa fille, âgée de seize ans. Suivant de près son parcours scolaire, il a pu constater, consterné, que dans la France d'aujourd'hui on ne cultivait plus la mémoire des enfants. Et d'évoquer, en contraste, tous les beaux vers de notre langue qu'il avait appris par coeur au lycée: des milliers de vers, environ six ou sept tragédies classiques ! Alors je me suis souvenu d'une réflexion lue il y a plus de trente ans dans un ouvrage allemand. L'auteur, se situant vers les années cinquante, comparait la qualité du français couramment parlé en France et celle de l'allemand en Allemagne. Constatant la nette supériorité du langage qui jaillissait spontanément des lèvres françaises, il essayait d'en détecter les raisons. Pour lui, la supériorité française venait d'abord du fait que l'écolier français apprenait par coeur de nombreux extraits de notre littérature. Oui, cette réflexion venue d'Outre-Rhin éclairait ce que j'étais en train d'écouter ! Si Etiemble, devant sa table d'écrivain, au milieu de son immense bureau entièrement tapissé de livres, est capable, à soixante-dix neuf ans, d'improviser de longues et belles phrases venues du fond de notre culture française, c'est qu'il en porte la rythmique souple et vivante sur ses lèvres, depuis son enfance. Si notre linguiste allemand revenait étudier la langue couramment parlée dans la France d'aujourd'hui, il ne pourrait qu'en constater la très médiocre qualité, ainsi que l'incapacité où se trouvent tant de nos jeunes dès qu'il s'agit d'énoncer une phrase correctement construite. »

³⁸

N'est-il pas urgent de redécouvrir l'importance du Formulisme
et la fécondité d'avoir en soi le trésor formulaire de sa langue ?
Quand notre système scolaire redécouvrira-t-il
la nécessité de faire mémoriser dès la petite enfance,

³⁸ Pierre SCHEFFER, s. j., *L'oralité, le corps et la mémoire: quels enjeux pour le peuple chrétien, dans la France d'aujourd'hui ?*, D. E., n° 11, juin 1989.

le plus possible de nos plus beaux textes de la langue française ?

2.2 Une langue paysanne

2.2.1 *Un style analogique*

Belle au point de vue rythmique et syntaxique,
la langue des improvisateurs-récitateurs l'est aussi
du point de vue stylistique.

Le style oral est pétri de métaphores magnifiques,
ce que Marcel Jousse appelle **un style analogique**.

Du plus génial des improvisateurs,
Rabbi Iéshoua de Nazareth,
l'évangéliste Marc témoigne,
en une affirmation étonnante par son radicalisme:

« Par beaucoup de paraboles semblables,
il leur disait la parole,
pour autant qu'ils pouvaient entendre.

Sans parabole, il ne leur parlait pas.

Mais à part, à ses propres disciples,
il expliquait tout. »

(Mc 4, 33-34)

Rabbi Iéshoua a tellement fait de sa parole une Parabole,
qu'étymologiquement le mot "parole" a procédé du mot "parabole".
Par ailleurs, la parabole a fait de sa Parole,
un outil pédagogique si puissant et si efficace
que, comme aimait à le répéter Marcel Jousse,
il a pu conquérir le monde entier
par un nombre relativement restreint de paraboles.

2.2.2 *Un style paysan*

Le style analogique et parabolique,
si présent et si puissant
chez Rabbi Iéshoua de Nazareth et dans la Bible tout entière,
est caractéristique de tous les milieux de style oral
et constitue ce que Marcel Jousse appelle **un style paysan**.

Faisons attention sur l'acception de ce mot "paysan"
sur la bouche de Marcel Jousse.

Comme le mot "geste",
que Marcel Jousse emprunte au vocabulaire courant,
et dont il particularise si bien le sens
qu'il a pu l'étendre à toutes les activités
intellectuelles et spirituelles de l'homme,
ainsi le mot "paysan", repris au vocabulaire courant,
reçoit de Jousse une acception très particulière
qu'il importe de bien comprendre
pour ne pas commettre de contresens.

Pour Marcel Jousse:

« Un Paysan est l'incarnation de son Pays. »³⁹

« Le Paysan, vraiment digne de ce nom si noble et si profond, c'est le Pays incarné dans tous ses Mimèmes. »⁴⁰

« Le petit Paysan n'a pas besoin de jouer aux choses artificiellement paysannes. Le Pays est en lui et il est dans le Pays. Ses rêves de chaque nuit sont la première manière "d'être joué" par cette Mécanique humaine inconnue et connue qu'est, pour le Paysan, le Mimisme mis en liberté par le sommeil.

« Or ses rêves le manient uniquement et perpétuellement avec les choses et les êtres de son Pays. Le vieux philosophe grec disait qu'il est difficile de dépouiller la nature. Il est encore plus impossible, pour un Paysan, de se dépouiller de son Pays. Qu'est-ce qui lui resterait ? Pas des mots. En cette matière, il n'en a guère l'usage individuel, personnel. Il est mimodramatisé par le Mimodrame incessant et innombrable au milieu duquel il vit et par lequel il est informé.

« Un Paysan breton, habitant le bord de la mer et habitué à se baigner en se laissant porter par la vague, dirait que le Paysan, au milieu de son Pays, est perpétuellement soulevé et abaissé, et donc sculpté, modelé et métamorphosé rythmiquement, totalement et globalement par toutes ces vagues chosales qui déferlent, non pas seulement autour de lui, au-dessus de lui, en dessous de lui, mais en lui. Il ne flotte pas sur les vagues chosales. Il **est** successivement, interactionnellement, toutes ces vagues chosales triphasées... C'est là, en toute rigueur mimismologique, ce que nous sommes en droit d'appeler l'Incarnation du Pays dans le Paysan. »⁴¹

Dès lors,

« Toute science de Paysan est prise de conscience des paysages de son Pays. »⁴²

et le style paysan qui en découle
est un style analogique.

« Le Paysan pense à même les choses. Il pense les choses soit **concrètement** et **objectivement**, comme nous venons de le montrer, soit **concrètement** et **analogiquement**, comme nous allons le voir maintenant.

« En effet, l'Analogie est le mode d'expression du Paysan pour les choses invisibles et transcendantes. [...]

« Le Paysan fait de l'Analogisme comme il respire. C'est, en effet, sa façon mimismologique d'exprimer ce qui ne peut pas être objectivement mimable.

[...]

« Nous nous trouvons là, Paysan-Professeur, en train de manier du Réel Paysan, c'est-à-dire des choses paysannes, quotidiennes, inévitables, parce que nous sommes paysans. Le Paysan est précisément un paysan et non pas un poète, parce que, contrairement à ce que fait le poète, il n'a pas besoin de tirer un tiroir, artificiellement, pour changer la matière de son expression courante. Cette expression se jouera toujours et profondément par les Mimèmes concrets.

« Qu'est-ce donc que la Geste paysanne, interactionnellement formulaire, du Commencement du Monde à la Fin du Monde, si ce n'est cette prestigieuse succession de Mimèmes concrets-objectifs ou concrets-analogiques qu'on appelle l'Enchaînement des Enchaînements ou Cantique des Cantiques ?

« Là où le Théologiste algébrosé ferait un syllogisme, le Paysan fera un Analogisme. C'est cette différence qui sera à étudier dans toute la Mimodramatique palestinienne, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse.

³⁹ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, p. 98.

⁴⁰ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, p. 102.

⁴¹ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, p. 103.

⁴² Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, p. 105.

« Le Palestinisme primordial est comme l'apothéose du Paysannisme. On ne peut pas dire que ce soit le retour à la Terre. Le vrai Palestinisme n'a jamais quitté la Terre. Le Terreux est demeuré le Terrien. »

43

2.2.3 *Un style chosal*

Ce contact permanent avec les choses qui caractérise le Paysan,
cette intussusception mimismologique permanente du Réel,
font du style paysan
un style chosal.

« Le style verbal paysan est toujours un style *chosal*. Car c'est une rude école chosale que le petit paysan doit affronter. Pratiquement, c'est tout l'univers céleste, terrestre et sous-terrestre qui vient s'imposer à l'enfant paysan et qui risque de l'écraser...

« L'école paysanne est trop gravement l'école de la vie pour n'être pas l'école de la mort... C'est précisément au moment où les choses se présentent plus graves que le style chosal paysan se verbalise avec toute la traditionnelle grandeur du Style oral. Alors, retentit le Proverbe, cette voix expérimentale des ancêtres ! L'individu ne se sent ni assez intelligent, ni assez fort pour vaincre l'événement et l'instant en demeurant abandonné à lui-même. Il fait alors un tragique appel à toute la race... Car le milieu paysan possède une chose que ne possède pas le milieu citadin: c'est la tradition de Style oral et le jeu prestigieux de la mémoire qui en est à la fois la cause et la conséquence. Seul le traditionniste de Style oral est capable de comprendre toute la prestigieuse richesse de la mémoire... »⁴⁴

« Il y a, entre celui qui a été élevé à la campagne et celui qui a été élevé en ville, tout l'espace du réel. Jamais, je crois, je n'aurais compris la mécanique du langage biblique si je n'avais été trempé, dès l'enfance, dans un milieu paysan. Je me souviens de ce que les vieilles paysannes me faisaient admirer dans tous les gestes de la nature. Ces gestes s'étaient pour ainsi dire concrétisés sous des formes d'*énigmes*. Ces énigmes se donnaient souvent de vieillard à enfant. Il y a là une tradition qu'il faudrait recueillir aussitôt que possible, non pas en folkloriste, ce mot étranger qu'on a collé à la tradition orale, mais en anthropologiste du geste, en tant qu'il reçoit les gestes des choses. A ces acuités gestuelles tendues vers les choses vont correspondre nécessairement des acuités expressives réverbérantes des choses... »⁴⁵

« Les illettrés peuvent être des hommes formidablement intelligents. C'est auprès d'eux que j'ai pris mon goût de l'observation du réel. Quand tout petit, j'allais me promener avec ces paysans que j'ai tant aimés (et que je retourne voir pour me remettre à la méthode expérimentale), je m'émerveillais de leur savoir pratique. Ils ne savaient peut-être pas décliner "rosa, la rose", mais ils savaient les différentes espèces de blé, d'avoine, ils savaient les différentes espèces de mauvaises herbes. Ils avaient pour les désigner de jolis noms, de ces noms qui sont faits pour être mis en poèmes comme nous le faisons dans nos civilisations livresques. Tout cela vit à pleine sève, à pleine terre, à plein ciel, et c'est cela qui fait la vraie pédagogie de l'homme vivant et concret en contact avec les choses.

« Si vous compreniez ces êtres riches de sensations et d'intussusception des choses !... Nous jugeons les hommes à la grosseur des livres qu'ils ont écrit. Alors qu'il faudrait juger les hommes à la quantité de réel qu'ils ont reçu. Car ceux qui ont vraiment découvert quelque chose, c'est parce qu'ils ont presque toujours laissé les livres pour aller aux choses. Je répèterai toujours que ma première école scientifique a été mon contact avec ces paysans de Beaumont-sur-Sarthe. »⁴⁶

C'est autour de ce style chosal que se situe la faille,
si bien analysée par Marcel Jousse,
entre ce qu'il appelle, d'un côté, le Paysan,
et de l'autre, le "Citadinosé".

⁴³ Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2^{ème} partie inédite, pp. 148-150.

⁴⁴ Gabrielle BARON, *Mémoire Vivante*, Le Centurion, 1981, pp. 17-18.

⁴⁵ Gabrielle BARON, *Mémoire Vivante*, Le Centurion, 1981, p. 22.

⁴⁶ Marcel JOUSSE, 1^{er} février 1934, *L'invention scientifique*, pp. 136-137.

Pour le premier,

« Le style, c'est l'Homme *tout entier* envahi et intuitivement modelé par le Réel; c'est l'Homme *tout entier* propositionnant et balançant victorieusement son protéiforme envahisseur (le Réel) selon les lois vivantes et logiques du Composé humain, fait de chair et d'esprit. »⁴⁷

Pour le second,

son langage a été monté le plus souvent
en dehors du contact avec les choses,
et les mots, à partir d'autres mots,
d'une manière toute encyclopédique.
La dérive d'un tel langage,
si fortement diagnostiquée et dénoncée par Marcel Jousse
est l'algèbre.

Il y a algèbre du langage

lorsque les mots que nous utilisons
n'ont pas été montés en face du Réel intussusceptionné
ou ne renvoient plus à du Réel.

« J'ai créé le mot algèbre en m'appuyant sur deux terminologies, sur la terminologie mathématique et la terminologie psychiatrique.

« Vous qui connaissez l'algèbre, vous savez que ce procédé consiste à employer des signes sans se préoccuper de leur valeur. Là, on peut dire que "les signes signifient ce que nous voulons". Nous avons là affaire à une industrie, à un procédé parfaitement volontaire.

« Dans le cas qui nous occupe, nous avons affaire à des signes qui peuvent dire n'importe quoi puisque cela n'a plus aucune espèce de contact avec le réel. Mais cette absence de contact est morbide. Elle est malade. Or, dans la terminologie psychiatrique, nous avons les psychoses, les névroses, les nécroses. En unissant la terminologie mathématique à la terminologie psychiatrique, nous avons fait le mot *algèbre*. C'est à dire que nous avons des signes qui ne sont plus pour nous porteurs de réel. Mais cette absence de réel est morbide.

« Donc, nous n'incriminons pas les procédés de l'algèbre qui sont tels d'ailleurs que nous ne pouvons faire aucune espèce de science sans algèbre. Mais nous montrons que l'état de l'expression humaine n'est pas absolument comparable à l'algèbre. Encore une fois, c'est une algèbre morbide. »⁴⁸

Le danger, non illusoire, de ce langage algébrosé,

c'est qu'il peut fonctionner par lui-même,
en nous dispensant de revenir au réel.

Nous tombons alors dans la verbigération
que Marcel Jousse dénonçait à la veille de la deuxième guerre mondiale.

« Au retour de la guerre de 1914-1918, (je m') étai(s) posé ce problème: "Est-ce que certaines civilisations ne sont pas atteintes d'une maladie qui peut les faire bientôt mourir ?"

« Cette maladie terrible, je l'avais appelée l'Algèbre.

« Qu'est-ce que c'était que cette maladie ? C'est une maladie du langage.

...

« Vous vous souvenez que, jadis, le long de nos boulevards, on nous mettait le visage effroyable et crispé d'un homme et en dessous, on avait écrit ce mot: *delirium tremens*. L'aspect de notre civilisation,

⁴⁷ Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, p. 53.

⁴⁸ Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 14 décembre 1942, 6^{ème} cours, *L'algèbre et la mort des civilisation*, p. 84.

observée depuis bien des années par un Anthropologiste qui avait fait du Mimisme humain une sorte de stéthoscope de Laënnec, nous montrait, sans qu'on s'en doute suffisamment, que nous n'étions pas du *delirium tremens*, mais d'une chose beaucoup plus grave que nous allons étudier cette année: le *delirium loquens*, le délire du verbiage... Et l'autre aussi redoutable et j'allais presque dire la conséquence de celui-ci: le *delirium scribens*, le délire du Plumistivisme. »⁴⁹

« Dans un article tout récent, on nous disait que l'enfant apprend le mot "hêtre", le mot "orme", mais qu'il serait incapable de différencier un orme d'un hêtre. Mais pourquoi leur apprenez-vous des mots ? Nous sommes morts de mots ! On nous disait: "J'ai des avions ! J'ai des tanks !" Le mot était écrit et affiché très grand sur nos murs, mais il n'y avait rien dessous.

...
« Qu'est-ce que cela peut me faire d'avoir le mot puisque le mot n'est qu'une étiquette. Le mot est un ticket, le ticket qui va vous permettre d'aller toucher des carottes ou des pommes de terre. Si vous faites une salade de tickets, est-ce que cela va pouvoir vous nourrir ?

« C'est pourtant avec des tickets que depuis deux mille ans, les rhéteurs et les plunitifs romains nous ont gargarisés et nous avons fini normalement. »⁵⁰

« Ne soyez pas des enseignants de langage, soyez des éveilleurs de Mimèmes, uniquement cela, et quand votre enfant aura le réel en lui, vous pourrez alors coller toutes les étiquettes que vous voudrez en n'importe quelle langue. Les étiquettes n'ont aucune espèce d'importance. Toute notre civilisation s'est écroulée parce que nous n'avions que des manieurs de mots. C'étaient des avocats parfaits. Ils ne faisaient aucune faute de grammaire, mais ils ont commis des fautes contre le réel. »⁵¹

« Le monde, ce n'est pas un monde verbal, c'est un monde chosal, c'est un monde qu'on observe, qu'on intussusceptionne avec tout son être. »⁵²

Et toute la révolution pédagogique que Marcel Jousse apporte,
et qui semble si urgente dans notre monde occidental
qui se meurt de verbigération,
est de maintenir l'enfant au contact du Réel
afin que son langage soit un jeu de ce Réel.

« Il faudrait maintenir les enfants comme s'est maintenue l'humanité malgré elle, dans ce geste caractéristique de l'objet, et non pas les jeter tout de go dans ces graphies qui n'ont pas de sens pour eux. Garder l'enfant en contact avec l'objet par le geste mimismologique, par le dessin, par la plastique, par le modelage. Un enfant qui aurait dessiné ou modelé ce qu'on peut dessiner ou modeler, qui aurait, pour ainsi dire, manipulé les mimèmes des choses pendant quatre ou cinq ans ou même dix ans, aurait une formation scientifique, aurait une méthodologie montée en lui autrement forte que dans ce que nous lui donnons et ce que nous appelons une formation gréco-latine. »⁵³

« Mais laissez donc un enfant dans la grande nature !

« Laissez- moi donc dans la grande nature ! Mais je vais repartir tout de suite voir mon hibou qui s'agrippe au tremble ! Pourtant je vous aime beaucoup, mais tout de même, les hiboux de la Sarthe sont infiniment plus attirants!

L'enfant est étonnamment cela aussi je vous le dis : ma grande nouveauté, mon grand apport, par là où je resterai, c'est l'introduction du jeu spontané par la formation scientifique de l'enfant jusqu'au génie. »⁵⁴

⁴⁹ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 5 décembre 1941, 1^{er} cours, *L'anthropologie et ses directives de vie*, p. 5.

⁵⁰ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 16 décembre 1941, 2^{ème} et 3^{ème} cours, *Le retour à la vie et à la terre*, pp. 31-32.

⁵¹ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 15 janvier 1942, 5^{ème} cours, *La science des choses sans les mots*, p. 62.

⁵² Marcel JOUSSE, Sorbonne, 18 mars 1954, 10^{ème} cours, *La rythmo-pédagogie des parabolistes galiléens*, p. 336.

⁵³ Marcel JOUSSE, Hautes Études, 6 mars 1933, 15^{ème} cours, *Le caractère concret du geste propositionnel*, pp. 266-267.

⁵⁴ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 9 février 1939, 8^{ème} cours, *Les gestes dynamiques et l'art*, p. 168.

« Toujours mon leitmotiv va être ceci : laisser l'enfant en face des choses. La grande pédagogie de l'enfant doit se faire en face des choses. »⁵⁵

« Toute la pédagogie, comme vous l'appellez, toute la mimismagie, comme nous disons, consistera simplement à laisser les individus monter leurs mimèmes en face du réel. »⁵⁶

« La grande révolution pédagogique que je préconise et qui pourra peut-être se réaliser dans 500 ou 1000 ans, c'est de laisser les livres jusqu'à l'âge de dix ou quinze ans, et de s'astreindre à ne regarder que les faits. Et, si vous êtes assez héroïques, non seulement ne regarder que les faits sans lire, mais même sans parler. »⁵⁷

2.3 Une langue savourée

2.3.1 Une langue rythmo-mélobiante

Belle du point de vue syntaxique,
belle du point de vue stylistique,
belle est aussi la langue des improvisateurs de style oral
du point de vue mélodique.

Comme aimait à le souligner Marcel Jousse,
la parole du Paysan est naturellement mélodique,
car étant un rejeu riche d'intussusceptions du Réel,
elle est chargée des sonorités de ce Réel.
Pour Marcel Jousse, l'origine du langage n'est-il pas à chercher
dans le phonomimisme,
rejeu laryngo-buccal
des actions sonores caractéristiques du Réel ?

« Les premiers langages oraux ont été dictés aux divers groupements ethniques d'hommes de Style manuel par la voix même des choses, avec les vivantes variantes dues aux rejeux naturellement variables des vivants et intelligents organes récepteurs: Mimisme humain n'est pas machinisme brutal. »⁵⁸

C'est un fait universel et facilement observable
que les improvisations de style oral
ne sont jamais simplement dites
mais toujours rythmo-mélobiantes et rimées.

Se contenter de dire ou de lire une improvisation
est même considérée, par certains milieux, comme sacrilège.
C'est le cas du milieu ethnique palestinien
et le Talmûd nous en avertit:

« Tout homme
qui miqraïse sans psalmodie et mishnaïse sans méthodie,
Celui-là, l'Écriture en dit:
"Et certes j'ai donné à eux des préceptes qui ne sont pas bons". »
(Meg. 32)

⁵⁵ Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 3 mars 1936, 14^{ème} cours, *Le style oral chez l'enfant*, p. 304.

⁵⁶ Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 31 janvier 1938, 11^{ème} cours, *Le jeu auriculaire de l'enfant*, p. 209.

⁵⁷ Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 2 février 1941, 5^{ème} cours, *Le langage à la fin des civilisations*, p. 90.

⁵⁸ Marcel JOUSSE, *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant*, Geuthner, 1935, réédité dans Cahier Marcel Jousse n° 5 novembre 1993, p. 6.

Fidèle à cette règle, Rabbi Iéshoua de Nazareth
n'a pas "prêché" son évangile,
mais bien rythmo-mélogie ses leçons,
avec une mélodie traditionnelle propre à chaque genre littéraire.
Il faut attendre notre époque sclérosée et desséchée
pour considérer comme normal, dans le catholicisme romain,
que la Parole de Dieu, dans les liturgies en langue vernaculaire,
soit simplement lue et non pas toujours chantée.

« Mendel parfois s'asseyait dans la bibliothèque (de la synagogue) avec une chandelle qu'il avait apportée. Il ne se balançait pas en avant, en arrière; il ne psalmodiait pas comme le devait un homme pieux. Il lisait en silence, les lèvres serrées... »⁵⁹

2.3.2 *Une langue jubilante*

La densité diamantine de la formule traditionnelle
et sa beauté mélodique
constituent un véritable plaisir phonatoire pour la bouche,
"du miel dans la bouche"
comme dirait le milieu ethnique palestinien.
Il y a une véritable jubilation de la langue
tant chez les improvisateurs
que chez ceux qui l'écoutent
qui les amènent à chanter pendant des heures entières
sans se lasser.
En effet, une partie de l'art des improvisateurs
consiste, en s'appuyant sur la loi du formulisme,
à préparer le dernier vers de leur improvisation
de telle manière que tous puissent la chanter avec lui:

« Pierre Lhande a noté avec bonheur les réactions de la foule enthousiaste, à la fin de chaque strophe: "Cette fin, les yeux la guettent, la fascinent, l'envoûtent; les lèvres déjà la murmurent; les exclamations, les applaudissements, la détente violente de tous les traits l'accueillent comme une apothéose. c'est l'émotion esthétique parfaite; c'est la pure poésie: l'ivresse des pures formes, toute intellectuelle et toute sensitive". »⁶⁰

"Cette ivresse des pures formes,
toute intellectuelle et toute sensitive"
n'est pas que plaisir gratuit:
elle est source de vie et de sagesse.
Ce n'est pas pour rien si,
dans le milieu palestinien,
le même mot "grâce" sert à désigner à la fois
la beauté rythmique de la parole de Dieu
et le don gratuit par lequel Dieu nous sauve.
Et ce n'est pas pour rien non plus
si le mot "sagesse" et le vieux mot français "sapience"
viennent du latin *sapere* = goûter.

⁵⁹ Ludwig LEWISOHN, *Israël, où vas-tu ?*, Stock, p. 23.

⁶⁰ Jean ITHURRIAGUE, *Visages du Pays des Basques*, Horizons de France, Paris, 1942, p. 152.

2.3.3 Une langue célébrante

Henri Meschonnic adresse cette critique à Marcel Jousse:

« Il a élevé le Corps plus pour une messe que pour une science. »⁶¹

Je considère, quant à moi, que c'est le plus beau compliment
qu'on puisse faire à Marcel Jousse.
Car toute science qui n'est pas célébration,
toute science qui n'est pas contemplation,
n'est que fossilisation du savoir
et fossilisation de l'homme.
En ne s'adressant qu'au mental de l'homme,
elle enferme celui-ci dans son extériorité
et le coupe de ses affects profonds
et du sens symbolique des choses.

Les Traditions orales sont école de la Vie,
mais de la Vie dans toutes ses dimensions.
Elles s'adressent donc à l'homme
dans sa globalité et sa totalité.
De cette approche globale, vivante et vivifiante des textes,
peuvent témoigner
aussi bien les traditionnistes de style oral
que les élèves du Laboratoire de Rythmo-catéchisme.

« La verbalisation elle-même, quand il s'agit d'une Révélation, n'est *jamais* un acte de parole au sens exclusivement linguistique du terme, mais qu'elle est *toujours* prise dans une gestuelle et un chant, ainsi que l'a montré irréfutablement le P. Jousse (ce qu'il a appelé le rythmo-mélodisme). Il ne s'agit pas d'un accompagnement adventice, mais d'un mode de communication synthétique dont les éléments sont indissociables, pour qu'il s'agisse d'une parole vivante *et* vivifiante. Plus généralement encore, un message sacré quelconque ne se communique jamais à l'aide d'un seul moyen d'expression... Il y a une liturgie totale: elle seule exprime vraiment le message. »⁶²

Il n'est pas jusqu'à certains danseurs modernes
qui ne retrouvent, par leur approche corporelle globale,
cette célébration du texte autrement riche
qu'une approche mentalisée.

« A partir du moment où la danse est entrée dans ma vie, au sens nietzschéen du mot, je n'ai compris les choses qu'avec mon corps. et toute la pensée livresque, bien que je lise énormément, ne m'influence pas autant que le mouvement du corps. D'une certaine manière, c'est souvent en dansant une pensée ou une tradition que je suis parvenu à la comprendre quand elle m'échappait dans les mots. Quand j'ai fait un ballet sur Baudelaire par exemple, ce n'est pas pour accélérer la diffusion de Baudelaire (qui d'ailleurs n'a pas besoin de moi !), c'est pour pénétrer Baudelaire en le comprenant plus profondément par la danse. Alors qu'en le lisant je ne le comprends que superficiellement, c'est-à-dire par cette partie du corps, le cortex cervical, qui est la partie dont on se sert le plus en Occident, mais qui est loin d'être la partie unique. Alors que quand on respire avec le texte, c'est-à-dire avec le plexus, avec l'abdomen, avec les organes, avec ce que les Japonais appellent le "ara", lorsqu'on le sent dans ses jambes, lorsqu'on le sent dans

⁶¹ Henri MESCHONNIC, *Critique du Rythme. Anthropologie historique du langage*, Verdier 1982, p. 700.

⁶² Jean BORELLA, *Le mystère du signe*, Éditions Maisonneuve-Larose, Paris, 1989, p. 143.

sa sueur, dans sa fatigue, dans ses courbatures, alors la pensée de ce texte, la chair de ce texte deviennent vôtres. Tout le corps est pensant et un des défauts de notre civilisation est de ne mettre la pensée que dans le cerveau; je crois, moi, qu'une approche véritablement pensée est une approche physique, au sens vrai du yoga, non pas cette gymnastique un peu bizarroïde et à la mode, mais la réalité du yoga, qui veut dire union, c'est-à-dire l'union des contraires grâce à une maîtrise du corps. »⁶³

« Mettre son corps au travail. Et d'abord, matérialistement, renifler, mâcher, respirer le texte. C'est en partant des lettres, en butant sur les consonnes, en soufflant les voyelles, en mâchant, en marchant ça très fort, qu'on trouve comment ça respire et comment c'est rythmé. Semble même que c'est en se dépensant violemment dans le texte, en y perdant souffle, qu'on trouve son rythme et sa respiration.

« Le texte devient pour l'acteur une nourriture, un corps. Chercher la musculature de c'vieux cadavre imprimé, ses mouvements possibles, par où il veut bouger; le voir p'tit à p'tit s'animer quand on lui souffle dedans, refaire l'acte de faire le texte, le ré-écrire avec son corps, voir avec quoi c'était écrit, avec des muscles, des respirations différentes, des changements de débit; voir que c'est pas un texte mais un corps qui bouge, respire, bande, suinte, sort, s'use. Encore ! C'est ça la vraie lecture, celle du corps, de l'acteur.

« Il est le seul à savoir que ça c'est pour les dents, ça pour les pieds et ça avec le ventre; que c'est différentes contractions du corps de d'dans, différentes postures internes, dans lesquelles on souffle différemment, qui ont fait ça qu'on voit encore sur le papier. Plus que les pas qui restent, les marques au sol, à plat. Faut retrouver ce qui a fait ça, ce texte mort, par quoi c'était poussé. Voir comment c'est né, d'où ça sortait, comment c'était poussé. Trouver les postures musculaires et respiratoires dans lesquelles ça s'écrivait. Parce que les personnages, c'est des postures d'organes et les scènes des séances de rythme. Boucan. Et que le texte n'est rien que les marques des pieds par terre d'un danseur disparu. »⁶⁴

Les professeurs de français sont-ils toujours suffisamment conscients
de la nécessité de célébrer les textes.

Leur approche des textes n'est-elle pas trop exclusivement intellectuelle,
dans leur obsession que le texte soit compris ?

⁶³ Maurice BEJART, revue *Danser* n° 1, avril 1983.

⁶⁴ Valère NOVARINA, extrait de *Lettre aux acteurs*.

3. UN HOMME DE SAVOIR

3.1 Un savoir partagé

3.1.1 *Un savoir communié*

Nous avons vu plus haut Jules César nous donner
une raison pour laquelle les Druides refusaient
de mettre par écrit leurs traditions:

« L'écriture tue la mémoire. »

Mais il nous en fournit également une autre:

« Ils ne veulent pas que leur tradition tombe chez le vulgaire. »

Cette crainte n'est pas celle d'un certain ésotérisme
qui voudrait réserver l'enseignement à quelques initiés.

Chez les Druides,

l'enseignement semble avoir été ouvert à tous.

En réalité, dans un milieu traditionnel,

le savoir est communautaire et non pas individuel.

Ce savoir est transmis par les Anciens

à l'ensemble de la communauté de vie

et il est reçu, interprété et vécu

par l'ensemble de la communauté de vie.

Dans un tel milieu,

autodidactisme, étude purement livresque et libre-arbitre
sont totalement inconcevables.

« Point n'est comparable

celui qui apprend tout seul à celui qui apprend d'un rabbi. »⁶⁵

Comme nous l'explique Amadoù Hampaté Bâ:

« Un traditionaliste pratique la discipline de la parole et ne la transmet pas d'une façon
inconsidérée. Il ne la transmet pas à n'importe qui et dans n'importe quelle circonstance. L'enseignement
traditionnel (surtout quand il s'agit de connaissances liées à une initiation) se rapporte à une expérience, et
est intégré à la vie. Celui qui désire approcher les faits religieux se condamnera à rester à la lisière du sujet
s'il n'accepte pas de vivre l'initiation correspondante, et de se soumettre à ses règles. Il est en effet des
choses qui ne s'expliquent pas - mais qui se vivent. »⁶⁶

Notre civilisation occidentale se meurt

d'individualisme et d'éclatement du savoir.

La généralisation du livre par l'invention de l'imprimerie

et la multiplication des moyens modernes de communication

ont permis un accès individuel à une multitude de savoirs

et chaque individu se retrouve plus seul que jamais

sur sa planète intérieure.

Il n'y a plus une seule source communautaire de savoir

⁶⁵ cité par Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 94.

⁶⁶ Amadou HAMPATÉ BÂ, *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, 1980, chapitre 8.

où chacun venait s'abreuver avec tous
pour construire une communauté de vie et de pensée.
Chacun revendique son autonomie et son originalité
et veut construire sa vie et sa pensée
hors de tout cadre commun.
Si on peut redouter une trop grande uniformisation des individus
par la pensée traditionnelle,
l'individualisme forcené
et l'impossibilité de plus en plus grande à communiquer
qui caractérise la civilisation occidentale
est-elle préférable ?

3.1.2 *Un savoir facilité*

La création de l'outil

“L'homme est le plus paresseux des animaux
parce qu'il est le plus intelligent.”
disait souvent Marcel Jousse.

Cette intelligence, l'homme l'utilise à créer des **outils**
qui le dispensent de l'effort et de la fatigue
et qui, en démultipliant les effets,
accélèrent cadence et profit.

Mais ce progrès dans l'invention de l'outil
est à double tranchant:

si d'un côté, l'homme se simplifie la vie
et devient plus productif,

d'un autre côté, il se déshumanise:

de maître, il devient serviteur puis esclave
quand il ne se retrouve pas tout simplement au chômage.

Au fond, l'homme a toujours été et restera toujours
un apprenti sorcier:

ce qu'il fabrique

peut servir aussi bien à faire le bien qu'à faire le mal.

Le premier outil de l'homme

Marcel Jousse nous apprend que le premier outil de l'homme,
c'est son **corps**.

Tous les autres outils créés par l'homme

l'ont été comme des prolongements de la main de l'homme.

Or, on pourrait énoncer la loi suivante:

L'action humanisante et épanouissante de l'outil

est en raison inverse de son éloignement de la main et du corps de l'homme.

Plus l'outil se détache de l'homme
pour fonctionner par lui-même,
plus il écrase l'homme.

C'est peut-être ce qu'ont un peu trop oublié les paysans-agriculteurs
avec leur machinisme industriel.

C'est, en tout cas, ce que n'ont pas oublié les Compagnons du Devoir
qui restent très attachés à l'outil comme prolongement de la main

et comme instrument de la construction de l'homme.

L'outil de la connaissance

En ce qui concerne la découverte de la connaissance
son appropriation par la mémorisation
et son expression pour soi et pour les autres,
Marcel Jousse nous rappelle, sans cesse et avec obstination,
que le premier outil et le plus essentiel,
c'est le **corps** de l'homme
avec ses **gestes rythmo-mimismo-logiques**.

Comme me l'écrivait un jour une institutrice
au retour d'un stage de formation qu'elle avait fait sous ma direction:

« Finalement, au cours de ma carrière d'enseignante spécialisée, j'ai toujours été attirée par les méthodes où le corps avait une part importante. De toutes ces méthodes, j'ai retenu deux constantes: ce qui n'est pas passé par le corps n'est pas acquis et le rythme a une place principale... Donc, c'est sans doute pour cela que je suis rentrée assez à l'aise dans le livre de Jousse. »⁶⁷

La déshumanisation par l'écriture

Pendant longtemps,
l'écriture est restée le prolongement de la main mimeuse.
Elle n'était que la projection sur papyrus et papier
de vivants mimogrammes
comme elle le reste encore dans l'écriture chinoise.
Aujourd'hui, l'écriture s'est algébrosée
et prétend transmettre les connaissances
sans renvoyer l'homme au geste.
Déjà, nous l'avons vu, elle tue la mémoire
en immobilisant le corps
et en dispensant de l'effort de mémorisation.
Mais aussi, en immobilisant le corps,
elle rend plus difficile l'expression.
Il est plus facile et plus naturel
de s'exprimer oralement
que de s'exprimer par écrit.
On a parlé du "martyre de l'écriture"
ou encore "de se crucifier à sa plume".
En faisant de la lecture et de l'écriture,
la source et la base presque exclusives de la connaissance,
notre culture éloigne du savoir
toute une catégorie de personnes
rebutées par ou totalement réfractaires
à la lecture et l'écriture.
De ce fait, dans notre culture de type scolaire,
illettrisme et ignorance vont de pair.
En effet, ne pas savoir ou ne pas vouloir lire et écrire
ne permet pas d'accéder au savoir tout entier transmis par ces canaux.

⁶⁷ Andrée SÉRY, *extrait d'une lettre adressée à l'auteur*.

La culture de style écrit est élitiste et sélective :
elle réserve la culture à des gens privilégiés,
seuls capables de maîtriser la technique de la lecture et de l'écriture :

« La culture de l'écrit elle-même a eu, jusqu'à l'alphabétisation générale qui s'est récemment imposée, des effets brutalement sélectifs ; elle a profondément scindé ses sociétés hôtes et ouvert entre les lettrés et les illettrés un fossé dont le caractère infranchissable a pratiquement atteint le degré de dureté d'une différence d'espèces. Si l'on voulait encore, en dépit des mises en garde de Heidegger, parler en termes anthropologiques, on pourrait définir les hommes des temps historiques comme les animaux dont les uns savaient lire et écrire, et les autres, non. »⁶⁸

Il n'en est pas de même dans les cultures de style oral
où être illettré ne signifie pas être ignorant.
L'accès à la culture ne se fait pas par le biais de la lecture
mais par la mémorisation, au sein d'une communauté récitante.
Elle est donc accessible à tous
à la portée de tous
parce que les facultés mnémoniques qu'elle met en œuvre
sont anthropologiques et donc universelles
avant d'être techniques et donc réservées à quelques-uns.

La déshumanisation des outils modernes de connaissance

Les moyens modernes de communication n'arrangent rien.

Outils créés par l'homme,

ils le déshumanisent en le dispensant de faire appel
au premier et au plus indispensable des outils:

son **corps** et ses **gestes**.

Ils tendent tous à rendre l'homme totalement passif.

Marcel Jousse caractérisait

notre civilisation des moyens modernes de communication

comme "une civilisation de culs-de-jatte".

La radio a désappris le chant aux gens.

Avec la généralisation du baladeur,

elle est en train de couper les jeunes du contact avec le Réel.

La télévision désapprend le jeu aux enfants.

Elle les immobilise, les rend incapables d'écouter,

les énerve et les excite

quand elle ne les intoxique pas de publicité,

de violence et de sexe.

La calculatrice désapprend le calcul aux enfants.

Les banques de données vont étouffer définitivement la mémorisation:

l'important n'est plus d'intégrer le savoir,

devenu d'ailleurs pléthorique,

mais de savoir où chercher l'information,

le plus vite possible.

Retrouver la source vive du geste global

Sans doute n'est-il pas question de rejeter ces outils modernes

et de se réfugier dans la nostalgie d'un passé perdu.

⁶⁸ Peter SLOTERDIJK, *Règles pour le parc humain*, Editions Mille et une nuits, 1999.

Il s'agit simplement mais combien difficilement, dans ce monde moderne,
de ne pas perdre, non seulement, la tête
mais surtout son corps
et de conserver la source vive du geste rythmo-mimismo-logique,
bilatéral et formulaire.

C'est ce à quoi travaille l'Institut de Pédagogie Rythmo-mimismo-logique
de l'Association Marcel Jousse ⁶⁹.

Dans son Laboratoire de Rythmo-catéchisme ⁷⁰,
on entre dans la pédagogie de style global de Rabbi Iéshoua de Nazareth
pour mémoriser avec tout son corps la Parole du Maître
et refaire de l'Évangile ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être:
une Parole vivante, informante, modelante et unifiante,
loin de tout intellectualisme desséchant et algébrosé,
aussi bien pour les adultes
que pour les enfants.

Dans son Laboratoire de Rythmo-pédagogie ⁷¹,
on travaille à rénover la pédagogie scolaire si sclérosée
en redonnant au corps toute sa place par le travail du Rythmo-mimisme
et par la place importante accordée à la mémorisation globale des connaissances.

3.1.3 Un savoir assimilé

Non seulement l'acquisition du savoir, par l'intermédiaire du corps,
tel que le pratiquent les milieux traditionnels,
permet l'accès de tous à ce savoir,
mais il en permet une véritable intégration.

Marcel Jousse a longuement et souvent dénoncé
les méfaits d'une culture trop exclusivement livresque
qui donne à ceux qui s'y abreuvent uniquement
l'illusion de savoir.

Il rejoint sur ce point Socrate qui dénonçait déjà de son temps
les illusions de l'écriture
dans son dialogue avec Phèdre, rapporté par Platon,
où il s'adresse au dieu Thot,
créateur de l'écriture:

« Toi, père de l'écriture, tu leur attribues une efficacité contraire à celle dont elle est capable; car elle produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire; confiants dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fon d'eux-mêmes, que ceux qui apprennent chercheront à susciter leurs souvenirs; tu as trouvé le moyen, non pas de retenir, mais de renouveler le souvenir; et ce que tu vas procurer à tes disciples, c'est la présomption qu'ils ont de la science, non la science elle-même; car, quand ils auront beaucoup lu sans apprendre, ils se croiront très savants, et ils ne seront le plus souvent que des ignorants de commerce incommode, parce qu'ils se croiront savants sans l'être. » ⁷²

Amadou Hampaté Bâ nous dit également,

⁶⁹ devenu depuis 2001, l'Institut Européen de Mimopédagogie.

⁷⁰ devenu depuis 2001, le Laboratoire de Rythmo-récitation.

⁷¹ devenu, depuis 2001, le Laboratoire du Rythmo-mimisme.

⁷² PLATON, *Phèdre*, 274 e, 275 a.

en citant son maître Tierno Bokar:

« L'écriture est une chose et le savoir en est une autre. L'écriture est la photographie du savoir, mais elle n'est pas le savoir lui-même. Le savoir est une lumière qui est en l'homme. Il est l'héritage de tout ce que les ancêtres ont pu connaître et qu'ils nous ont transmis en germe, tout comme le baobab est contenu en puissance dans sa graine. »⁷³

Quand on pense que la culture occidentale dominante
est majoritairement transmise par le système scolaire,
qui repose essentiellement et pour longtemps encore,
sur la lecture et l'écriture,
il n'y a plus à s'étonner sur la faillite actuelle
de notre transmission du savoir
et de constater un glissement de la fonction de l'école
d'une transmission du savoir,
où elle échoue notablement
vers une simple préparation à un métier
où pourtant elle ne réussit pas mieux
et pour les mêmes raisons d'ailleurs.
Face à cette école des quatre-murs et du scribe assis,
coupée du réel et de la vie,
les milieux traditionnels nous proposent
une école des quatre-vents et de l'homme debout,
enracinée dans le réel et la vie.

3.2 Un savoir articulé

3.2.1 *Un savoir vital*

Nous avons défini les Traditions de style global-oral
comme les grandes écoles de la vie,
les écoles de la connaissance totale
par l'homme global.
Ce sont les écoles des quatre-vents et de l'homme debout
parce que, dans ces écoles,
le savoir n'est pas découpé
en spécialités,
en tranches horaires,
en théorie et en pratique.
Ce qu'Hampaté Bâ nous dit de la connaissance africaine
se généralise à la connaissance de tous les milieux traditionnels.

« La connaissance africaine est une connaissance *globale*, une connaissance vivante, et c'est pourquoi les vieillards qui en sont les derniers dépositaires peuvent être comparés à de vastes bibliothèques dont les multiples rayons sont reliés entre eux par d'invisibles liens qui constituent précisément cette "science de l'invisible", authentifiée par les chaînes de transmission initiatique. (p. 26)

« La connaissance africaine est immense, variée, et concerne tous les aspects de la vie. Le "connaisseur" n'est jamais un "spécialiste". C'est un généraliste. le même vieillard, par exemple, aura des connaissances aussi bien en pharmacopée, en "science des terres" (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en "science des eaux", qu'en astronomie, en cosmogonie, en psychologie, etc. on

⁷³ Amadou HAMPATÉ BÂ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, 1972, p. 22.

peut parler là d'une "science de la vie", la vie étant conçue comme une unité où tout est relié, interdépendant et interagissant. (p. 22)

« L'enseignement est (en effet) lié à la vie et dispensé au gré des circonstances qui se présentent. (p. 24)

« L'enseignement n'est pas donné d'une manière systématique à la manière occidentale moderne, c'est-à-dire avec un programme progressif échelonné et bien réparti dans le temps. Ici, l'enseignement élémentaire, moyen ou supérieur est donné en même temps, selon les événements et les circonstances, et constitue toujours une leçon de langage en action.

« La vue d'un événement incite le maître à en tirer des leçons pour ses élèves, en fonction de leur état de compréhension. Par exemple, la vue d'un caravane de petites fourmis transportant une sauterelle lui permettra de donner tout un cours, non seulement sur la fourmi et la sauterelle, mais sur l'utilité de la solidarité et sur la grande force que constitue de petites forces assemblées. Il s'agit donc ici d'un enseignement par symboles et par paraboles. (p. 39). »⁷⁴

Notre système d'enseignement a morcelé le savoir,
en différentes disciplines,
que se répartissent différents enseignants
qui s'ignorent mutuellement.
Le savoir est saucissonné en tranches horaires
et en programmes d'années.
Il se transmet de manière toute théorique,
en partageant l'élève,
entre apprentissage dans une entreprise
et cours théoriques dispensés par l'école.
Ce système se meurt
en se heurtant à une démotivation de plus en plus grande des élèves.
Philippe Meyrieu,
à la pointe des recherches actuelles en pédagogie,
ne cesse d'insister sur la nécessité,
pour motiver les élèves par rapport au savoir transmis,
de veiller à donner sens à ce savoir
en le rattachant à des ensembles plus vastes.
On découvre depuis plusieurs années la nécessité
d'une collaboration étroite entre professeurs de disciplines diverses
pour la mise en place d'activités
interdisciplinaires ou transdisciplinaires
pour redonner sens à des savoirs trop découpés
et trop étrangers les uns aux autres
et permettre ainsi aux élèves d'y retrouver motivation
et capacité de transfert de compétences.
Il est intéressant de remarquer ici
que cette prise de conscience actuelle, tâtonnante et difficile,
ne fait que rechercher l'unité du savoir
dont les milieux traditionnels avaient le secret.
Quel dommage et quel gâchis
qu'au nom d'un progrès pédagogique mal compris,
on ait méprisé ce secret
et qu'il nous faille aujourd'hui le retrouver si péniblement.

⁷⁴ Amadou HAMPATÉ BÂ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, 1972.

3.2.2 *Un savoir total*

Le savoir des milieux traditionnels est total
non seulement parce qu'il n'est pas découpé
mais aussi et surtout
parce qu'il étudie la vie sous tous ses aspects.
Notre système d'éducation a développé
la connaissance scientifique et technologique.
Nous sommes très forts pour savoir
comment la nature est faite,
comment elle fonctionne
et comment l'asservir à notre soif de consommation et de profit.
Mais nous avons perdu l'essentiel:
le sens profond de ce qui est et de ce qui advient.
Là encore, l'homme est devenu un apprenti sorcier
dont la technologie avancée déclenche des effets pervers
parce qu'il a perdu le sens de l'harmonie naturelle
et de l'unité du vivant.
Le problème des vaches folles en est un tragique exemple.
Imposer à des animaux un aliment contre-nature,
pour des raisons de rendement et de profit,
a déclenché une réaction, de la nature violente,
dont on n'a pas fini de découvrir les conséquences.
Et la façon violente et atroce dont sont élevés
certains veaux et certaines volailles
toujours et uniquement pour des raisons de rendement et de profit
nous prépare-t-elle des jours meilleurs ?

La conviction profonde des milieux traditionnels
est que le monde où nous vivons,
ce monde d'En Bas,
n'est que l'image, l'ombre, la projection
d'un monde d'En Haut,
qui est la seule et vraie réalité
dont le monde d'En Bas n'est que la manifestation.
Réduire notre relation à ce monde d'En Bas
à une simple relation de désir, de consommation et de profit,
c'est couper l'homme de sa vocation profonde
qui est d'être le Religieux par excellence,
c'est-à-dire celui qui, en reliant le deux mondes,
assure l'équilibre de ce monde d'en-bas.
Écoutons une fois de plus Hampaté Bâ nous parler,
au nom de la connaissance africaine,
de l'unité de la vie:

« En raison de ce sentiment profond de l'unité de la vie, la personne humaine n'est pas coupée du monde naturel qui l'entoure et entretient avec lui des relations de dépendance et d'équilibre, codifiées par des règles de comportement que lui enseigne la doctrine traditionnelle... Des lois précises déterminent le comportement de l'homme vis-à-vis de tous les êtres peuplant la partie vitale de la terre: minéraux, végétaux et animaux. Ces lois ne peuvent être violées, sous peine de provoquer, au sein de l'équilibre de la nature et des forces qui la sous-tendent, une perturbation qui se retournerait contre lui.

...

« La tradition se préoccupe de la personne humaine en tant que multiplicité intérieure, inachevée au départ, appelée à s'ordonner et à s'unifier, comme à trouver sa juste place au sein des unités plus vastes que sont la communauté humaine et l'ensemble du cosmos. »⁷⁵

Il y a urgence pour notre monde moderne
à redécouvrir la totalité du savoir
en refaisant l'unité entre la connaissance dite scientifique
et la connaissance symbolique.
Malheureusement, cette connaissance symbolique
n'est plus véhiculée aujourd'hui que par la religion et la poésie
deux voix
qui ont de plus en plus de mal à se faire entendre:
la religion,
parce que celle-ci se meurt dans un formulisme desséché
manipulé par des enseignants qui ont perdu l'expérience vive
qui redonnerait vie à ces formules;
la poésie,
parce qu'ayant cessé d'être une tradition de style oral,
elle ne touche plus l'ensemble de nos contemporains
et ne constitue plus un trésor communautairement partagé.
Quel dommage, par exemple, que des poésies comme celles-ci
ne soient pas sur les lèvres de tous,
pour nous alerter
sur le mystère profond de la Nature:

CORRESPONDANCES

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers,

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité...
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

(Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*.)

VERS DORÉS

Homme ! libre penseur - te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose:
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant...
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore;
Un mystère d'amour dans le métal repose:
"Tout est sensible !" - Et tout sur ton être est puissant !

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie:
A la matière même un verbe est attaché...

⁷⁵ Amadou HAMPATÉ BÂ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, 1972, pp. 16-17.

Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché;
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

(Gérard de NERVAL, *Les Chimères*)

3.2.3 *Un savoir global*

Nous avons signalé plus haut un grave inconvénient
de nos cultures de style écrit
à savoir la continuité qu'elle induit
entre illettrisme et ignorance.
Nous avons montré qu'il n'en est rien
dans les milieux traditionnels
où ignorer lecture et écriture
n'induit absolument pas ignorance du savoir traditionnel
parce que celui-ci, étant véhiculé par l'oralité,
est à la disposition de tous.

Les Apôtres étaient, pour la plupart, des pêcheurs illettrés,
ils n'étaient pas des ignorants.
Ils portaient, en effet, depuis leur enfance, dans leur mémoire,
les formules traditionnelles des Targoums,
qui sont la traduction araméenne
de la Bible hébraïque.

Ceci nous amène également à signaler un autre défaut
de nos cultures de style écrit:
c'est le divorce qu'elles introduisent
entre travail intellectuel
et travail manuel.
La voie manuelle étant réservée
à ceux qui "échouent" dans leurs études,
on sait le mépris qu'entretient notre système scolaire
pour les voies dites technologiques et manuelles.
Quelle déchéance ne constituent-elles pas pour beaucoup de parents
quand on leur annonce que leur progéniture
ne peut poursuivre des études longues !
Il est vrai que le contexte actuel de chômage grandissant
et la compétition pour l'emploi que cela entraîne,
n'arrange pas les choses.
Mais ce mépris est bien antérieur
à la crise que nous traversons.

Curieusement, dans les milieux traditionnels,
ce divorce manuel-intellectuel n'existe pas.
Au contraire, les enseignants traditionnels
se font un honneur et un devoir d'exercer un métier manuel.
L'exemple le plus notoire
est celui des rabbis d'Israël
qui se sont toujours fait une règle

de vivre du travail de leurs mains,
tout en assurant l'enseignement de la Tôrâh.
Il y a, à mon avis, dans cette volonté
de ne pas dissocier manuel et intellectuel,
une prise de conscience très forte et très juste
de la nécessité de maintenir la globalité de l'homme et du savoir.
L'homme, pour son équilibre,
ne peut être seulement tête pensante
mais il se doit d'être aussi
cœur sentant et agissant.
Toutes les grandes traditions spirituelles l'ont compris
qui harmonisent travail intellectuel et travail manuel.

Paul Feller nous fait sentir cette globalité de l'homme
à travers la prise en main de l'instrument
et son utilisation comme outil.
Ce jésuite a consacré toute sa vie à recueillir des outils
et à en étudier le fonctionnement
et leur influence sur l'ouvrier.
Le maniement de l'outil est, pour lui,
un moyen extrêmement puissant
d'unir en soi le féminin et le masculin
qui est en tout homme.
Le féminin de l'homme est mis en œuvre
par la *sensation* de l'instrument qui fait *entrer* l'information
et le masculin de l'homme est mis en œuvre
par la *volonté* qui en *sortant* de l'homme
transforme l'instrument en outil.

« Si, comme l'écrit Simondon, entre l'Homme et la Matière, outil et instrument véhiculent de lui à elle et réciproquement soit une volonté soit une information, si, comme il ajoute, l'outil peut devenir instrument et inversement, alors conscience peut être prise, au dedans de ce bipolarisme, d'une *unité*. Car, si peut être inversé le sens qui fait *entrer* par l'instrument l'information et *sortir* par l'outil la volonté, c'est que le circuit se boucle dans l'unité. *Le moment de l'inversion* est le temps fort de cette prise de conscience: par exemple, lorsque ayant au travers des tenailles *sentir* poser le fer sur l'enclume, je le tourne à *volonté* sur son arête. En faisant de l'instrument un outil, j'ai l'intuition de l'unité de ma personne.

« Je n'ai pas deux mains, l'une qui veut, l'autre qui est infirme; j'ai, non pas deux bras, mais deux moitiés de corps qui sont, à un moment donné, l'une *masculine*, l'autre *féminine*. Et il est en mon corps un lieu qui se défait et qui se refait sans cesse, *l'équilibre* entre le masculin et le féminin. Appelons ce lieu le cœur.

« Pour expérimenter, éprouver, *sentir* cette unité de mon être dans l'équilibre du masculin et du féminin, je dois, comme l'on dit, *avoir les pieds sur terre*; et du même coup l'enclume sur quoi je forge doit être établie en la même terre; c'est-à-dire que se vit d'un même coup le cycle par les deux bras et le cycle à la terre par les quatre membres. Par les pieds, j'apprends tout l'univers. L'émotion forgeronne serait intuition de l'unité. »

à Gaston Bachelard.⁷⁶

⁷⁶ Paul FELLER, *Outils sous le signe de l'unité, notes pour éclairer cette notion*, 23 mars 1971.

